

PROVINCIALE

BIBLIOTECA

Ente

D'Errico

169

MATERA

'L. STIGLIANI'

1664
**LA VIE
ET LES
AVENTURES**

**SURPRENANTES
DE
ROBINSON CRUSOË:**

CONTENANT

Son retour dans son Isle, ses autres nouveaux
Voyages & ses Réflexions.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

TOME PREMIER.

Nouvelle Édition, avec Figures.



A PARIS
Chez **LAURENT PRAULT**, Quai des
Augustins, à la Source des Sciences.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PRÉFACE.

LE Livre dont on donne ici la Traduction au Public , a été extrêmement goûté en Angleterre, & il s'en est débité un nombre prodigieux d'Exemplaires ; je ne m'en étonne pas. Jamais on n'a vû dans la vie d'un seul homme un tissu si merveilleux d'aventures surprenantes ; jamais on n'a vû un assemblage d'évenemens extraordinaires, relevé par une si grande variété ; & tous ceux qui ont fait quelque réflexion sur l'esprit humain , savent jusqu'à quel point il s'attache à la variété jointe au merveilleux.

Il est vrai qu'il aime encore naturellement la vérité, & qu'il ne jouit jamais pleinement des agréables impressions que *le surprenant & le varié* font sur lui, que lorsqu'il croit avoir raison de se persuader que ces impressions, & les sentimens vifs & animés qui en sont les effets, sont produits par des objets véritables. C'est conformément à ce principe que

Tome I. Part. I.

ceux qui s'efforcent à nous amuser par des Romans & par des Fables, tâchent de nous dédommager de la vérité par une vraisemblance habilement ménagée. On sçait qu'on va lire des Fables ; mais on oublie qu'on en lit ; & l'imagination, qui dans la liaison des objets qu'on lui présente, ne trouve rien qui se choque & qui se heurte, s'y attache avec tant d'ardeur, qu'elle donne rarement à la raison le loisir de venir l'interrompre dans ses amusemens. Il arrive pourtant quelquefois, sur-tout à ceux dont le bon-sens est cultivé, & qui se sont habitués à en faire usage, d'être assez maîtres de leur imagination, pour ne lui pas laisser long-tems la jouissance paisible d'un plaisir causé par l'arrangement artificieux d'une quantité d'images fausses.

Le Roman est par conséquent de beaucoup inférieur à l'Histoire, quand on ne les compareroit que du côté du plaisir qu'on tire de leur lecture.

Dans la dernière on goûte le merveilleux sans interruption & sans inquiétude, & l'on a la satisfaction de se divertir d'une manière que la raison avoue & qu'elle augmente, en nous assurant que nous ne sommes pas les dupes de celui qui nous amuse.

Il est aisé de voir par-là qu'il est de l'intérêt de l'Editeur de cette Traduction de persuader au Public qu'il leur donne une Histoire véritable ; mais il a trop d'intégrité pour décider positivement là-dessus : tout ce qu'il peut dire, c'est qu'il trouve la chose très-probable ; en voici la principale raison.

L'Ouvrage dont il s'agit ici n'est pas seulement un tableau des différentes aventures de *Robinson Crusée* : c'est encore une Histoire des différentes situations qui sont arrivées dans son cœur. Les unes & les autres répondent avec tant de justesse aux événemens qui les précèdent, qu'un Lecteur capable de réflexions sent de la manière la plus forte, que dans les mêmes circonstances il est impossible de n'être pas agité par les mêmes mouvemens.

Il est difficile de décrire d'une manière naturelle & pathétique les différentes situations du cœur, si on ne le copie d'après ses propres sentimens ; mais j'avoue que cela est possible, & que de ce côté-là, l'art & la force de l'imagination peuvent mettre à-peu-près la fiction au niveau de la vérité. On auroit tort pourtant de soupçonner l'Auteur de cette Histoire d'une habileté & d'un génie propres à nous en imposer d'une manière

re si adroite. On n'y voit rien qui sente l'homme de Lettres. On y découvre plutôt un pauvre Marinier, qui est bien embarrassé à faire passer ses idées dans l'esprit de ses Lecteurs : son style est rempli de répétitions ; au lieu de réflexions , il nous donne souvent des sentimens tout crus, qui deviennent pourtant des réflexions sentées & justes en passant dans un esprit cultivé. Le bon-sens qu'on entrevoit dans ses expressions est , pour ainsi dire , brut & privé de cette politesse & de cette forme que l'étude & le commerce des honnêtes gens sont capables de prêter à une justesse d'esprit naturelle.

Je conviens qu'il paroît beaucoup d'industrie dans la description qu'on voit dans cette Histoire, de tout ce que notre Aventurier a fait pour sa conservation , & pour rendre sa solitude la moins désagréable qu'il étoit possible. Mais on auroit tort d'inférer de-là que l'Auteur doit être un habile homme. On sçait à quels efforts la nécessité porte l'esprit humain. On sçait que les Brutes mêmes sont d'excellens Machinistes , quand il s'agit de leur conservation ou de leur commodité , & nous sommes souvent étonnés de la justesse des mesures qu'elles prennent pour se procurer le bien & pour éviter le mal.

Le défaut de génie & de lumieres que je trouve dans cette Histoire , n'en doit point dégoûter le Lecteur ; la naïveté en fait le caractère essentiel ; & dans une pareille relation , elle vaut infiniment mieux que la finesse d'esprit.

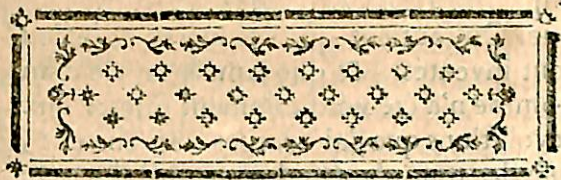
Il y a pourtant des personnes qui y découvrent une grande finesse bien dangereuse. Ils s'imaginent que ce Livre, semblable à l'*Histoire des Sevarambres, & aux Voyages de Jacques Sadeur*, a été fait pour sapper la base de la Religion ; mais il n'est pas possible de donner dans un raffinement plus bisarre. Il ne se peut rien trouver de plus orthodoxe que le pauvre *Robinson Crusoe* ; rien n'est plus édifiant que les réflexions continuelles qu'il fait , pour justifier la Providence Divine dans toute sa conduite avec les hommes ; rien de plus exemplaire que sa résignation dans tous les malheurs sous lesquels il est obligé de gémir.

Si son but avoit été de répandre un venin caché dans ses Ouvrages, il en avoit une occasion très-naturelle, quand s'étant assujetti un Sauvage du Continent, il s'efforçoit à jeter dans l'ame de ce Barbare les premiers fondemens de la Religion Chrétienne. Il étoit le maître de prêter à ce Sauvage toutes les

difficultés qu'il pouvoit croire embarrassantes. Mais bien loin de-là, il lui donne une raison très-souple, & lui fait recevoir les principes de nos Dogmes avec une grande docilité.

Il est vrai qu'une seule fois ce Sauvage lui fait une question sur la compatibilité de la puissance du démon avec la toute-puissance divine, & que son Maître n'a pas l'esprit d'y répondre; mais la seule raison en est, qu'il n'étoit pas grand clerc, & qu'il s'étoit mis dans l'esprit les idées les plus populaires des opérations du démon sur le cœur humain.

Voilà tout ce que j'ai à dire au Lecteur sur l'Ouvrage même; je ne m'étendrai pas beaucoup sur la Traduction; elle n'est pas scrupuleusement littérale, & l'on a fait de son mieux pour y applanir un peu le style raboteux, qui dans l'original sent un peu trop le matelot, pour satisfaire à la délicatesse Française. Cependant on n'a pas voulu le polir assez, pour lui faire perdre son caractère essentiel, qui doit être hors de la Jurisdiction d'un Traducteur fidele. On a eu soin en récompense d'abrégér les répétitions des mêmes pensées, ou de les déguiser par le changement des termes.



P R É F A C E

D E

ROBINSON CRUSOË.

SELON la maxime très-véritable des Philosophes, ce qui est le premier dans l'*intention*, est le dernier dans l'*exécution*. Conformément à ce principe, je me trouve obligé d'avouer au Lecteur que ce présent Ouvrage n'est pas proprement l'effet & la suite de mes deux premiers Volumes; mais que ces premiers Volumes sont plutôt l'effet de celui-ci: la raison en est claire; la *Fable* est toujours faite pour la *Morale*, & non pas la *Morale* pour la *Fable*.

Il m'est revenu que la partie envieuse & mal intentionnée du Public, a fait quelques objections contre mes premiers Volumes, sous prétexte que ce n'est qu'une fiction, que les noms en sont empruntés, & que tout en est parfaitement romanes-

que. On soutient que les Héros & le lieu sont inventés, & que jamais la vie d'un homme n'a été véritablement sujette aux révolutions que j'ai décrites; en un mot, que le tout n'a été destiné qu'à duper le Public.

Moi, *Robinson Crusôé*, me trouvant à présent, grâces à Dieu, sain d'esprit & de mémoire, déclare que cette objection est aussi maligne par rapport au dessein, que fautive à l'égard du fait. Je proteste au Public que mon histoire, quoiqu'allégorique, a pourtant une base réelle; que c'est une belle représentation d'une vie sujette à des catastrophes sans exemple, & à une variété de révolutions qui n'a jamais eu de pareille, & que j'ai destiné ce tableau extraordinaire uniquement à l'utilité du genre humain. J'ai déjà commencé à exécuter ce dessein dans mes premiers volumes, & je me propose de continuer dans celui-ci à tirer de tous ces incidens les usages les plus sérieux & les plus importants qu'il me sera possible. Je déclare encore qu'il y a actuellement un homme plein de vie & très-bien connu, dont les actions & les infortunes sont le véritable sujet de l'histoire que j'ai donnée au Public, & auxquelles chaque partie de cette histoire fait allusion d'une manière très-naturelle: c'est la véri-

té toute pure, & je la signe de mon nom. La fameuse *Histoire de Dom-Quichotte*, Ouvrage que mille personnes lisent avec plaisir, contre une seule qui en pénètre le véritable sens, est une allégorie satyrique de la vie du Duc de *Medina Sidonia*, personnage qui a été fort illustre en Espagne du tems que ce Livre fut fait. Ceux qui connoissoient l'Original, apperçurent sans peine la vivacité & la justesse des images employées par l'Auteur.

Il en est de même de mon Histoire; & quand certain Ecrivain malicieux a prétendu répandre sa bile contre moi, en parlant du *Dom-Quichottisme de Robinson Crusôé*, il a fait voir évidemment qu'il ne sçavoit pas ce qu'il disoit. Il sera peut-être un peu surpris quand je lui dirai que cette expression, qu'il a cru très-satyrique, est le meilleur éloge qu'il pouvoit faire de mon Ouvrage.

Sans entrer ici dans un grand détail des vues de ce Volume, il suffira de dire, que les heureuses conséquences que je m'y suis efforcé de tirer des particularités de mon Histoire, dédommageront abondamment le Lecteur de n'avoir pas trouvé dans l'Histoire même l'explication de ce qu'il y a d'allégorique. Il peut être persuadé que, quand dans les remarques & dans

les réflexions de ce Volume je fais mention des jours que j'ai passés dans les déserts, & que je fais allusion à d'autres circonstances de mon histoire, ces circonstances, quoique placées dans un jour emprunté, ont un fondement véritable dans ce qui m'est arrivé réellement dans le cours de ma vie. Telle est la frayeur qui s'empara de mon imagination à la vue d'un vestige d'homme, la surprise où me jeta la vieille chèvre que je trouvai dans la grotte, les chimères qui m'agiterent dans mon lit, qui me le firent quitter avec précipitation. Tel est encore le songe dans lequel je m'imaginai être arrêté par des archers, & condamné comme pirate par des Officiers de mer, la manière dont je fus jeté à terre par une vague, le vaisseau dévoré par le feu au milieu de la mer, la description que j'ai faite de ce qui arrive à une personne qui meurt de faim; l'Histoire de mon valet *Vendredi*, & plusieurs autres particularités importantes de mon Histoire, dont j'ai tiré des réflexions pieuses. Elles sont toutes fondées sur des faits réels. Il est certain que j'ai eu un perroquet que j'avois instruit à m'appeler par mon nom, j'ai eu réellement un Esclave Sauvage qui devint Chrétien, & qui étoit appelé *Vendredi*. Il m'a été enlevé par force, & il est mort entre les

maines de ses ravisseurs; ce que j'exprime en disant qu'il est mort dans un combat contre les Barbares. Tout cela est vrai à la lettre; & si je voulois entrer dans certaines discussions, je pourrois le prouver par le témoignage de plusieurs honnêtes gens qui sont encore en vie. Toute la conduite de cet Esclave, telle que je l'ai décrite, a une relation exacte avec les secours que mon fidele *Vendredi* m'a donnés dans mes désastres réels, & dans ma solitude réelle.

L'Histoire de l'ours dans l'arbre, & du combat avec les loups dans des montagnes couvertes de neige, sont encore des faits véritables; en un mot, *les Aventures de Robinson Crusôé* roulent sur une suite réelle d'une vie de vingt-huit années passées dans les circonstances les plus tristes & les plus affreuses qu'aucun mortel ait jamais essuyées. Pendant tout ce tems, ma vie a été sujette à des révolutions miraculeuses, à des orages continuels; j'ai combattu réellement les Barbares & les Anthropophages de la plus mauvaise espece, au milieu d'une variété d'incidens très-surprenante; j'ai été nourri par des miracles qui surpassent celui des corbeaux qui portoient de la nourriture à un Prophete; j'ai souffert toutes sor-

tes de violences & d'oppressions ; les reproches les plus injurieux , les mépris du genre-humain , les attaques des démons. J'ai essuyé des châtimens propres à me corriger du côté du Ciel & des traverses cruelles du côté de la terre ; j'ai été le jouet de vicissitudes sans nombre : je me suis vû dans un esclavage plus rude que celui qu'on peut essuyer chez les Turcs ; j'en suis échappé par une conduite aussi extraordinaire & aussi ménagée que celle que j'ai dépeinte dans mon Histoire , en rapportant la maniere dont je me dérobai des côtes de *Salé* dans une chaloupe , accompagné du petit *Xuri* : j'ai été sauvé au milieu de la mer dans la plus grande extrémité ; je me suis relevé de mes malheurs , & ensuite j'y ai été abîmé de nouveau à différentes reprises , & peut-être plus souvent qu'aucun homme qui ait jamais existé ; j'ai fait des naufrages allégoriques sur terre & quelquefois même sur mer. Enfin il n'y a pas une seule particularité dans mon *Histoire emblématique* , qui ne réponde avec la dernière justesse & avec l'exactitude la plus scrupuleuse aux *Aventures merveilleuses de Robinson Crusôé*.

Conformément à ce que je viens d'établir , lorsque dans les réflexions suivantes je parle des tems & des circonstances

DE ROBINSON CRUSÔÉ. xiiij
de quelques actions que j'ai faites , ou de quelques incidens qui me sont arrivés pendant que j'ai vécu dans mon Isle , le Lecteur impartial doit avoir la bonté de suivre l'idée que je viens de lui donner. Il doit comprendre que je parle de cette partie de mon Histoire réelle , à laquelle mon séjour dans l'Isle fait allusion. Par exemple , dans la dernière Partie de mon Ouvrage , appelée la *Vision* , je commence ainsi : *Lorsque j'étois Souverain Monarque de mon Isle , j'avois une quantité de notions surprenantes de ma maniere de voir des apparitions*. Toutes les réflexions qui suivent là-dessus sont un tableau véritable de la situation où je me suis trouvé dans une retraite forcée , qui est représentée dans mon Histoire allégorique par une vie solitaire menée dans une Isle. Rien n'est plus naturel que de représenter une vie solitaire d'une certaine espece , par une vie solitaire menée d'une autre espece ; & si une telle allégorie n'est pas permise , il ne doit jamais être permis d'exprimer des réalités par des emblèmes. Pour les portraits que j'ai tracés de mes frayeurs & de mes imaginations extravagantes , ce sont des représentations de ce qui m'est arrivé réellement , & il n'y a rien de changé dans mon Histoire , excepté la li-

berté que j'ai prise de transporter la scène d'un lieu dans un autre.

Les observations que j'ai faites sur la vie solitaire, sont précisément de la même nature, & il suffira d'avertir une fois pour toutes, que tout ce qui, dans le présent Volume, a du rapport aux Volumes précédens, doit être pris dans ce sens. Je prie le Lecteur de s'en souvenir à mesure qu'il avancera dans la lecture de cet Ouvrage.

Il ne suffit pas qu'une allégorie soit juste; elle doit être encore utile. J'ose dire que celle-ci l'est parfaitement, & qu'elle tend au grand but des emblèmes & des paraboles, l'avancement de la Religion & des bonnes mœurs. On voit dans mon Histoire une patience invincible, qui soutient le poids des plus affreuses misères; une force d'esprit & un courage inébranlable dans les circonstances les plus propres à décourager une âme ferme; ces vertus y sont recommandées comme les seules routes par lesquelles on puisse sortir d'un labyrinthe de catastrophes, & le succès que j'y donne à ces dispositions héroïques, sont très-capables d'affermir dans les malheurs, les esprits les plus indolens & les plus foibles.

Si je m'étois servi de la manière ordi-

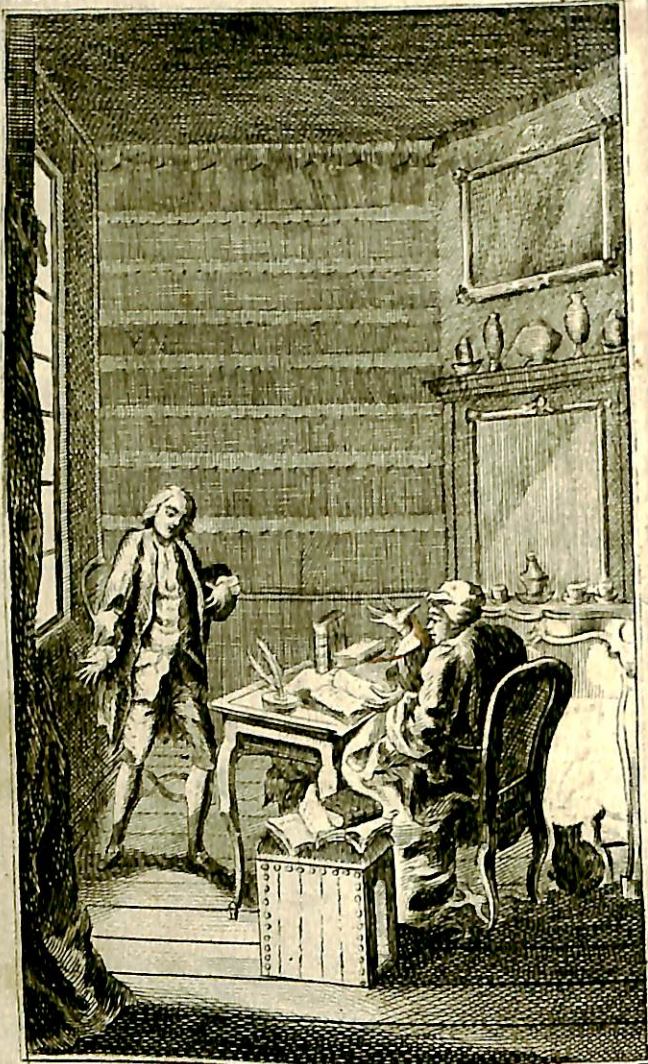
naire d'écrire la vie d'un particulier; si j'avois pris pour sujet celle d'un homme connu, dont les informations auroient été peut-être un sujet de triomphe pour quelques-uns de mes Lecteurs, tout ce que j'aurois dit, bien loin de procurer au Public quelque divertissement, auroit été à peine jugé digne d'attention, & mes instructions, semblables à cet égard à celles d'un plus grand Maître, auroient été sans doute méprisées dans le Pays de naissance. Les faits, pour être propres à frapper l'esprit, doivent être arrivés dans un pays éloigné, & à une personne qui ne soit pas familière à l'imagination. Les miracles mêmes du Sauveur du monde s'attirerent le mépris de ceux qui faisoient réflexion que leur auteur étoit fils d'un Charpentier, que sa famille étoit dans la pauvreté & dans la bassesse, & que ses frères & sœurs étoient confondus avec le petit peuple.

De cette réflexion même paroît naître une difficulté touchant la réussite de ce dernier Volume. On peut douter que les instructions qu'il renferme soient propres à faire quelque impression, puisque la scène qui y a donné lieu, & qui étoit placée dans un si grand éloignement, est à présent rapprochée & dégagée de toutes

les illusions qui ont tant contribué à la faire paroître agréable.

Quoique cette difficulté ne soit que trop bien fondée, je ne m'en inquiète guères; je suis convaincu, que si ce siècle opiniâtre ferme les oreilles aux réflexions tirées dans ce Volume des faits qui sont rapportés dans les précédens, un âge viendra où le cœur humain sera plus souple & plus docile, où les préjugés des Peres n'auront point de prise sur la raison des enfans, & où les préceptes qui recommandent la Religion & la Vertu, trouveront des disciples reconnoissans. Il viendra un âge où les neveux se leveront en jugement contre leurs ancêtres, & où une génération sera édifiée par les leçons qu'une autre génération aura regardées avec mépris.





Robinson reçoit les remontrances de son
Pere, sur les dangers de s'embarquer.



LA VIE

ET LES

AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOË.



E suis né en l'année mil six cent trente-deux, dans la ville d'Yorck, d'une bonne famille, mais qui n'étoit point originaire de ce Pays-là. Mon pere étoit étranger, natif de Brème, & fit son premier établissement à Hull. Il y acquit beaucoup de bien en négociant : ensuite renonçant au commerce, il alla demeurer à Yorck, où il épousa ma mere, dont les parens s'appelloient *Robinson*. Cette famille est une des meilleures du comté, & c'est de-là que j'ai été appelé *Robinson Kreutznar*; mais par une corruption de nom, qui est assez ordinaire en Angleterre, on nous appelle

Tome I.

A

aujourd'hui *Crusoe*, & nous nous appelions & signons de même. Mes Compagnons ne m'ont jamais donné d'autre nom.

J'avois deux freres plus âgés que moi, dont l'un étoit Lieutenant Colonel d'un Régiment d'Infanterie Anglois, commandé autrefois par le fameux Colonel Lockart, & fut tué à la bataille de Dunkirk contre les Espagnols. Pour ce qui est du second, je n'ai jamais sçu ce qu'il étoit devenu; & je ne suis pas mieux instruit de sa destinée, que mon pere & ma mere l'ont été de la mienne.

Comme j'étois le troisieme garçon de la famille, & que je n'avois appris aucun métier, je commençai bientôt à rouler dans ma tête force projets. Mon pere, qui étoit fort âgé, ne m'avoit pas laissé dans l'ignorance: il m'avoit donné la meilleure éducation qu'il avoit pû, soit en me dictant des leçons de sa propre bouche, soit en m'envoyant à une de ces Ecoles publiques qu'il y a dans les campagnes; & il me destinoit à l'étude des Loix: mais j'avois de tout autres vues: le desir d'aller sur mer me dominoit uniquement; cette inclination me roidissoit si fort contre la volonté & même contre les ordres de mon pere, & me rendoit si sourd aux remontrances & aux sollicitations pressantes de ma mere, & de tous mes proches, qu'il sem-

bloit qu'il y eût une espece de fatalité qui m'entraînoit secrettement vers cet état de souffrance & de misere où je devois tomber. Mon pere, qui étoit un sage & grave personnage, me donna d'excellens avis pour me faire renoncer à un dessein dont il voyoit bien que je m'étois entêté. Un matin, il me fit venir dans sa chambre où il étoit confiné à cause de la goutte; & il me parla fortement sur ce sujet. Il me demanda quelle raison j'avois, ou plutôt quelle étoit ma folle envie, de vouloir quitter la maison paternelle, & ma Patrie, où je pouvois avoir de l'appui, & une belle espérance de pousser ma fortune par mon application & par mon industrie, & cela en menant une vie commode & agréable. Il me disoit qu'il n'y avoit que deux fortes de gens, les uns dénués de tout bien & sans ressource, les autres d'un rang supérieur & distingué, à qui il appartient de former de grandes entreprises, & d'aller par le monde chercher les aventures, afin de s'élever, & de se rendre fameux par une route peu frayée; que ce parti étoit de beaucoup trop au-dessus, ou trop au-dessous de moi; que mon état étoit mitoyen, ou tel, qu'on pouvoit l'appeller le premier étage de la vie bourgeoise; que, par une longue expérience, il avoit re-

connu que cette situation étoit la meilleure de toutes , le plus à la portée de la félicité humaine , nullement exposée à la misère , aux travaux & aux souffrances du commun des Ouvriers ; mais exempte de l'orgueil & du luxe , de l'ambition & de l'envie des Grands du monde. Il me disoit que je pouvois juger du bonheur de cet état, par cela même que c'étoit celui que tous les autres hommes envioient ; que des Rois avoient souvent gémi sur les misérables fuites d'une haute naissance ; qu'ils auroient souhaité de se voir placés au milieu des deux extrémités , entre les grands & les petits ; que le Sage s'étoit déclaré en faveur de cet état , & qu'il y avoit fixé le point de la vraie félicité, en priant qu'il n'eût ni pauvreté , ni richesse.

Il me faisoit remarquer une chose que je trouverois toujours dans la fuite ; c'est que les calamités de la vie se partageoient entre les plus qualifiés & le bas peuple : mais que dans l'état de médiocrité il n'y avoit point tant de désastres , & qu'on n'y étoit point sujet à autant de vicissitudes que dans le plus haut ou dans le plus bas : que dis-je ? les maladies & les indispositions, soit du corps ou de l'esprit , y étoient moins fréquentes que parmi des gens qui, par une fuite naturelle de leur manière de

vivre, gagnoient divers maux ; ceux-ci par leurs débauches & leurs excès ; ceux-là, par un trop rude travail , ou faute de nourriture & du nécessaire : il ajoûtoit , qu'une fortune médiocre étoit le siège de toutes les vertus , & de tous les plaisirs ; que la paix & l'abondance en étoient les compagnes ; que la tempérance , la modération , la tranquillité , la santé , la société , en un mot, tous les divertissemens honnêtes & desirables étoient attachés à ce genre de vie ; que par cette voie les hommes finissoient doucement leur carrière , & la finissoient en paix , sans être foulés du travail des mains , ni de celui de l'esprit ; sans se livrer à une vie servile pour gagner leur subsistance , ni à une fuite continuelle de perplexités , qui troublent la tranquillité de l'âme & le repos du corps ; sans sentir en soi-même ni la rage de l'envie , ni les aiguillons cuisans de l'ambition ; mais, au contraire, jouissant des commodités de cette vie , en goûtant les douceurs & non les amertumes ; sensibles à leur propre bonheur , & apprenant par une expérience journalière à l'affermir de plus en plus.

Après quoi il m'exhorta dans les termes les plus pressans & les plus tendres , à ne point faire un pas de jeunesse , à n'aller pas au-devant des calamités , dont la na-

ture & ma naissance m'avoient mis à couvert ; que je n'étois pas dans la nécessité d'aller chercher mon pain ; qu'il feroit tout pour moi , & n'oublieroit rien pour me mettre en possession de cet état de vie qu'il venoit de me recommander ; que si je n'étois pas content & heureux dans le monde , ce seroit sans doute ma propre faute ou ma destinée ; qu'après avoir fait son devoir , en m'avertissant du préjudice que me causeroient de fausses démarches , il n'étoit plus responsable de rien ; en un mot , que comme il travailloit à mon bonheur , si je voulois demeurer à la maison & m'établir de la maniere qu'il le desiroit , aussi ne vouloit-il pas contribuer à ma perte en favorisant mon départ. Il conclut en me disant , que j'avois devant mes yeux l'exemple funeste de mon frere aîné , à qui il avoit pareillement représenté ces puissantes raisons pour le dissuader d'aller à la guerre des Pays-bas ; qu'il n'avoit pu l'empêcher de suivre une résolution de jeune homme , ni de courir à sa perte en embrassant le parti que je lui défendois. Il ajoûta qu'il ne cesseroit jamais de prier pour moi ; mais qu'en même tems il osoit m'annoncer que , si je faisois ce faux pas , Dieu ne me béniroit point ; & qu'à l'avenir j'aurois tout le loisir de réfléchir sur le mépris que j'aurois fait de ses conseils,

sans trouver le moyen d'en réparer la perte.

Ce discours fut véritablement prophétique , quoiqu'à mon avis il ne le crût point tel ; & je remarquai sur la fin que les larmes couloient abondamment de son visage , surtout quand il parla de la mort de mon frere. Mais lorsqu'il dit que j'aurois le loisir de me repentir , sans avoir personne pour m'assister , il fut si ému qu'il s'interrompit & m'avoua qu'il n'avoit pas la force de passer outre.

Je fus sincèrement touché d'un discours si tendre : je résolus de ne penser plus à aller voyager : mais plutôt de m'établir chez nous , suivant les intentions de mon pere. Mais hélas ! cette bonne disposition passa comme un éclair : & pour prévenir désormais les importunités de mon pere , je résolus de m'éloigner sans prendre congé de lui. Néanmoins je n'en vins pas sitôt à l'exécution , & je modérai un peu l'excès de mes premiers mouvemens. Un jour que ma mere paroissoit un peu plus gaie qu'à l'ordinaire , je la pris à part : je lui dis que ma passion pour voir le monde étoit insurmontable ; qu'elle me rendoit incapable d'entreprendre quoi que ce soit avec assez de résolution pour en venir à bout , & que mon pere feroit mieux de me donner congé , que de me forcer à le prendre. Je la

priai de faire réflexion que j'avois déjà 18 ans, & qu'il étoit trop tard pour entrer en apprentissage, ou pour devenir Clerc chez un Procureur; que si je l'entreprendois, j'étois sûr de ne jamais finir mon temps, de m'enfuir de chez le Maître avant le terme, & de m'embarquer. Mais si elle vouloit bien parler pour moi, & m'obtenir de mon pere la permission de faire un voyage sur mer, je lui promettois, en cas que je revinsse, & que je ne m'en accommodasse pas, de n'y plus retourner, & de réparer ensuite le temps perdu par un redoublement de diligence.

A ces propos, ma mere se mit fort en colere: elle me dit que ce seroit peine perdue de parler à mon pere sur cette matiere; qu'il étoit trop informé de mes véritables intérêts, pour donner son consentement à une chose qui me seroit si pernicieuse; qu'elle ne concevoit pas comment j'y pouvois encore penser, après l'entretien que j'avois eu avec lui, & malgré les expressions tendres & engageantes dont elle sçavoit qu'il avoit usé pour me ramener; en un mot, que si je voulois m'aller perdre, elle n'y voyoit point de remede: mais qu'assurément elle n'y donneroit jamais son consentement, pour ne pas travailler d'autant à ma ruine; & qu'il ne seroit jamais

dit, que ma mere eût donné les mains à une chose que mon pere auroit rejetée.

Quoiqu'elle m'eût ainsi refusé, néanmoins j'ai appris dans la suite, qu'elle avoit rapporté le tout à mon pere, & que pénétré de douleur, il avoit dit en soupirant: » Ce garçon pourroit être heureux, s'il » vouloit demeurer à la maison; mais il » sera le plus misérable de tous les mortels, » s'il va dans les pays étrangers: je n'y consentirai jamais.

Ce ne fut qu'un an après ceci, que je m'échappai. Cependant je m'obstinois à fermer l'oreille à toutes les propositions qu'on me faisoit d'embrasser une profession. Souvent même je me plaignois à mon pere & à ma mere qu'ils fussent si fermes à me contrecarrer dans une chose pour laquelle je me sentoie une inclination prédominante.

Mais un jour me trouvant à Hull, où j'étois allé par hasard, & sans aucun dessein formé de prendre l'essor, j'y rencontrai un de mes camarades, qui étoit sur le point d'aller par mer à Londres, sur le Vaisseau de son pere. Il m'invita à aller avec eux, & pour mieux m'y engager, il me tint le langage ordinaire des Mariniers; sçavoir, qu'il ne m'en coûteroit rien pour mon passage. Là-dessus je ne consulte plus ni pere ni mere: je ne me mets pas en peine

de leur faire sçavoir de mes nouvelles ; mais remettant la chose au hazard , sans demander la bénédiction de mon pere , ni implorer l'assistance du Ciel , sans faire attention ni aux circonstances , ni aux suites , je me rendis à bord d'un Vaisseau qui alloit à Londres. Ce jour, le plus fatal de toute ma vie , fut le premier Septembre de l'an mil six cent cinquante & un. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eu un jeune Aventurier , dont les infortunes aient commencé plutôt , & duré plus long-temps que les miennes. A peine le Vaisseau étoit-il sorti de la riviere d'Humber , que le vent commença à fraîchir , & la mer à s'enfler d'une furieuse maniere. Comme je n'avois pas été sur mer auparavant , la maladie & la terreur s'emparant à la fois de mon corps & de mon ame , me plongerent dans un chagrin que je ne puis exprimer. Je commençai dès-lors à faire de sérieuses réflexions sur ce que j'avois fait , & sur la Justice Divine , qui châtoit en moi un enfant vagabond & désobéissant. Dès-lors tous les bons conseils de mes parens , les larmes de mon pere , les prieres de ma mere , se présenterent vivement à mon esprit : & ma conscience , qui n'étoit pas encore endurcie , comme elle l'a été depuis , me reprochoit d'avoir méprisé des leçons si salutaires,

DE ROBINSON CRUSOÉ. ¹
& de m'être éloigné de mon devoir envers mon pere , & envers Dieu.

Pendant ce tems-là la tempête se renforçoit , la mer s'agitoit de plus en plus : & quoique ce ne fût rien en comparaison de ce que j'ai souvent vu depuis , & surtout de ce que je vis peu de jours après ; toutefois c'en étoit assez pour ébranler un nouveau Marinier , & un homme qui , comme moi , se voyoit dans un nouvel élément. Je m'attendois à tout moment que les flots nous engloutiroient , & que chaque fois que le Vaisseau s'abaissoit , il allât toucher au fond de la mer , pour n'en plus revenir. Dans cette angoisse je fis vœu plusieurs fois , que si Dieu me fauvoit de ce voyage , & qu'il me fit la grace de reprendre terre , je ne remonterois de mes jours sur un Vaisseau , & ne m'exposerois plus à de pareilles miseres ; mais que je m'en irois tout droit chez mon pere , & me conduirois par ses conseils. C'est alors que je vis clairement combien étoient justes les observations sur l'état mitoyen de la vie , combien il avoit passé ses jours doucement & agréablement ; n'ayant eu à essuyer ni tempête sur la mer , ni disgrâce sur la terre. Ainsi me proposant la pénitence de l'Enfant prodigue , je résolus de retourner à la maison de mon pere.

Ces sages & saines pensées durèrent autant de tems que dura la tempête, & même un peu au-delà. Le jour suivant, le vent s'étoit abattu, la mer apaisée, & je commençois un peu à m'accoutumer. Je ne laissai pas d'être sérieux toute la journée, me sentant encore indisposé du mal de mer. Mais à l'approche de la nuit le tems s'éclaircit; le vent cessa tout-à-fait; une charmante soirée s'en suivit; le Soleil se coucha sans nuage; & le lendemain il se leva de même. Ainsi l'air qui n'étoit agité que d'un vent doux & léger, l'onde unie comme la glace, le Soleil qui brilloit, faisoient à mes yeux le plus délicieux des spectacles.

J'avois bien dormi pendant la nuit, & loin d'être encore incommodé du mal de mer, j'étois plein de courage, regardant avec admiration l'Océan, qui le jour d'au-paravant avoit été si courroucé & si terrible, & qui se faisoit voir alors si calme & si agréable. Là-dessus, de crainte que je ne persistasse dans les bons propos que j'avois faits, mon compagnon, qui véritablement m'avoit engagé dans cette équipée, s'en vint à moi, me donnant un coup sur l'épaule: » Eh bien! camarade, dit-il, je » gage que vous aviez peur la nuit précé- » dente; n'est-il pas vrai? ce n'étoit ce-

» pendant qu'une bouffée. » *Comment!* dis-je, *vous n'appellez cela qu'une bouffée? c'étoit une terrible tempête.* » Une tem- » pête? repliqua-t-il; que vous êtes in- » nocent! ce n'étoit rien du tout: vrai- » ment, vraiment! nous nous moquons » bien du vent, quand nous avons bon Vaif- » seau, & que nous sommes au large: mais, » camarade, voulez-vous que je vous dise » la vérité? c'est que vous n'êtes encore » qu'un novice: ça, ça, mettons-nous à faire » du *Punch* *; & que les plaisirs de Bac- » chus nous fassent entièrement oublier la » mauvaise humeur de Neptune. Voyez- » vous quel beau tems il fait à cette heu- » re! Enfin, pour abrégé ce triste endroit de mon Histoire, nous suivîmes le vieux train des gens de mer: on fit du *Punch*, je m'enyvrai; & dans une nuit de débauche, je noyai tous mes repentirs, toutes mes réflexions sur ma conduite passée, & toutes mes résolutions pour l'avenir. En un mot, comme à l'orage on avoit vû succéder le calme & la tranquillité sur les eaux, ainsi l'agitation de mes pensées finie, ma crainte dissipée, mes premiers desirs revenus, j'oubliai entièrement les promesses & les vœux

* C'est une boisson dont se régalaient les Anglois. Elle est composée d'eau-de-vie, d'eau ordinaire, de jus de limon, & de sucre.

que j'avois formés dans la détresse. Il est bien vrai que j'avois quelques intervalles de réflexions, & que les bons sentimens revenoient quelquefois à la charge, comme il arrive dans ces fortes d'occasions : mais je les repoussois, & je tâchois de m'en guérir comme d'une maladie. En prenant à tâche de bien boire & d'être toujours en compagnie, j'eus bientôt prévenu le retour de ces accès : car c'est ainsi que je les appellois. De sorte qu'en cinq ou six jours de tems j'obtins sur ma conscience une victoire aussi complète, que le pourroit souhaiter une jeune homme qui cherche à en étouffer les remords. La Providence, selon ses vues de miséricorde ordinaires en pareil cas, avoit déterminé de me laisser sans excuse : & puisque je ne reconnoissois pas mon Libérateur dans cette dernière occasion, celle qui devoit se présenter étoit telle que le plus méchant garnement & le plus endurci qui fût parmi nous, confessoit en même temps & le danger extrême où nous aurions été, & la main adorable qui nous en auroit tirés.

Le sixième jour de notre navigation nous arrivâmes à la rade d'Yarmouth. Comme le vent avoit été contraire, & le temps calme, nous n'avions fait qu'un peu de chemin depuis la tempête. Ainsi nous fûmes

DE ROBINSON CRUSOÉ. 15
obligés de mouiller en cet endroit, & nous y demeurâmes, le vent continuant d'être contraire, & de souffler Sud-Ouest sept ou huit jours de suite, pendant lesquels plusieurs Vaisseaux de Newcastle entrèrent dans la même rade, le rendez-vous commun de ceux qui attendent un bon vent pour gagner la Tamise.

Néanmoins nous n'aurions pas laissé écouler tant de tems, sans atteindre l'embouchure de cette rivière à la faveur de la marée, si ce n'eût été que le vent étoit trop rude, & qu'au quatrième ou cinquième jour il devint très-violent. Mais une rade passant pour aussi bonne qu'un havre, notre ancrage étant bon, & le fond où nous mouillions très-ferme, nos gens ne se mettoient en peine de rien, & n'avoient aucun pressentiment de danger, puisqu'ils passaient le tems dans le repos & dans la joie, comme on fait sur mer. Mais le huitième jour au matin le vent augmenta ; & tout l'équipage fut commandé pour abattre les mâts du perroquet, & pour tenir toutes choses bien ferrées & en bon ordre, afin de donner au Vaisseau tout l'allégement possible. Vers le midi la mer s'enfla prodigieusement : notre château-gaillard plongeait à tout moment, & les flots inondoient le bâtiment plus d'une fois. Là-dessus

le Maître fit jeter l'ancre-maitresse ; mais nous ne laissâmes pas de chasser sur deux ancres , après avoir filé nos cables jusqu'au bout.

Pour le coup la tempête étoit horrible, & je voyois déjà l'étonnement & la terreur sur le visage des Matelots mêmes. Quoique le Maître fût un homme infatigable dans son emploi , qui est de veiller à la conservation du Vaisseau , cependant je l'entendois souvent , qui en passant près de moi à l'entrée & au sortir de sa cabanne , proféroit tout bas ces paroles , ou autres semblables : *Grand Dieu , ayez pitié de nous ! nous sommes tous perdus ! c'est fait de nous !* Dans cette première confusion j'étois tout étendu , stupide & immobile dans ma cahute qui étoit au gouvernail ; & je ne sçaurois bien dire , quelle étoit la situation de mon esprit. Je ne pouvois sans honte rappeler le souvenir de ma première repentance , dont j'avois foulé aux pieds tous les engagemens par un endurcissement de cœur effroyable. Les horreurs de la mort que j'avois cru tout-à-fait passées , ne pensant pas que ce second orage approcheroit du premier , se réveillèrent , quand j'entendis dire au Maître , comme je le viens de conter , que nous allions tous périr. Je sortis de ma cahute pour voir ce qui se

passoit dehors. Un plus affreux spectacle n'avoit jamais frappé ma vue ; les flots s'élevoient comme des montagnes , & venoient fondre contre nous de moment à autre ; de quelque côté que je tournasse les yeux , ce n'étoit que consternation. Deux Vaisseaux passèrent auprès de nous pesamment chargés , qui avoient leurs mâts coupés rez pied , & nos gens s'écrierent , qu'un Vaisseau qui étoit à un mille devant nous , venoit de couler à fond. Deux autres Bâtimens , détachés de leurs ancres , avoient été jettés à la rade en pleine mer , vogant sans mâts à l'aventure. Les Bâtimens légers se trouvoient le moins en bute à la tourmente , comme étant moins accablés de leur propre poids , & il en passa deux ou trois tout proche de nous , qui couroient vent arrière avec la seule voile de beaupré.

Vers le soir , le Pilote & le Contre-maître demanderent au Maître la permission de couper le mât de devant ; à quoi ce dernier témoigna beaucoup de répugnance : mais le Contre-maître lui ayant représenté , que si on ne le faisoit pas , le Vaisseau s'enfonceroit infailliblement , il y consentit , & quand le mât de devant eut été coupé , celui du milieu branloit si fort & donnoit de telles secousses , qu'on fut obligé de le couper pareillement , & de

rendre le pont raz d'un bout à l'autre.

Je vous laisse à penfer en quel état j'étois dans cette conjoncture , moi qui n'avois point encore navigué , & à qui peu de chose avoit déjà causé une telle épouvante. Mais si je puis de si loin rappeler les pensées que j'avois , le souvenir des leçons que j'aurois dû tirer du dernier péril , & le mépris que j'en avois fait , pour suivre ma première & méchante résolution , m'effrayoient plus que la mort. Ces réflexions, jointes à l'horreur qui naissoit naturellement de la tempête , me jetterent dans une situation qu'il n'est pas permis d'exprimer. Mais nous n'en devons pas être quittes à si bon marché ; la tempête continua avec tant de furie , que les Matelots eux-mêmes confesserent n'en avoir jamais vu une pire. Notre Vaisseau étoit bon , mais extrêmement chargé , & si fort affaîssié dans l'eau , que les Matelots s'écrioient de tems en tems qu'il alloit s'enfondrer. Je m'enquis de la signification de ce mot *enfondrer* , car je l'ignorois auparavant , & j'aurois dû en quelque façon chérir cette ignorance. Cependant la tempête étoit si violente , que je voyois ce qu'on voit rarement , le Maître, le Contre-maître & quelques autres des plus notables , faisant leur priere , s'attendant à tout moment que le Vaisseau iroit à

fond. Pour surcroît , vers le milieu de la nuit, un homme qu'on avoit envoyé en bas pour visiter le fond de cale, s'écria, qu'il y avoit une ouverture , & un autre dit que nous avions quatre pieds d'eau. Alors on appella tout le monde à la Pompe. Ce mot seul me jeta dans une telle consternation, que j'en tombai à la renverse sur mon lit , au bord duquel j'étois assis. Mais les gens du Vaisseau s'en vinrent me tirer de ma léthargie, & me dirent que si je n'avois été propre à rien jusqu'ici, j'étois à cette heure aussi capable de pomper qu'aucun autre. Sur quoi je me levai , & m'en allai à la pompe , où je travaillai vigoureusement. Pendant que ces choses se passaient , le Maître voyant quelques Bâtimens légers de Charbonniers qui, ne pouvant tenir contre la tempête , étoient obligés de gagner le large , & qui vouloient venir vers nous, fit tirer un coup de canon , pour signal de l'extrême danger où nous étions. Moi qui ne sçavois ce que cela signifioit , je fus si étonné , que je crus le Vaisseau brisé , ou qu'il étoit arrivé quelqu'autre accident terrible ; en un mot , je m'évanouis. Mais comme c'étoit en un tems où chacun pensoit à sa propre vie , on ne prenoit pas garde à moi , ni à l'état où je me trouvois ; seulement un autre prit ma place à la pompe, & me poussant à côté avec son pied , me

laissa tout étendu, dans la pensée que j'étois mort ; & je ne revins à moi que long-tems après.

On continuoît de pomper ; mais l'eau croissant à fond de cale , il y avoit toute apparence que le Vaisseau s'enfondreroit ; & quoique la tempête commençât tant soit peu à diminuer , il n'étoit pourtant pas possible qu'il voguât jusqu'à pouvoir entrer dans un Port. De sorte que le Maître persista à faire tirer le canon pour demander du secours. Un petit Bâtiment qui venoit justement de passer devant nous , hasarda un bateau pour nous secourir : ce ne fut qu'avec beaucoup de risque que ce bateau approcha , & il ne paroissoit nullement praticable que nous y entraissions , ni qu'il nous abordât , quand enfin , les rameurs faisant les derniers efforts , & exposant leur vie pour sauver la nôtre , nous leur jettâmes de l'arrière une corde avec une bouhée , & lui donnâmes une grande longueur. Eux , bravant & la peine & le danger , s'en faisirent , & nous après les avoir tirés jusques sous la poupe , nous nous mîmes dans leur bateau. C'est en vain que nous aurions prétendu & les uns & les autres aborder à leur Vaisseau ; ainsi tous convinrent qu'il falloit nous laisser flotter , mais tourner la pointe tant que nous pourrions vers la terre , & notre Maître promit que si leur bateau étoit en-

dommagé en touchant le sable , il entiendoit compte au Maître de leur Vaisseau. Donc , partie en ramant , partie en suivant le gré du vent , nous déclinâmes au Nord presque jusqu'à Winterton-Nefs.

Il n'y avoit gueres plus d'un quart d'heure que nous avions quitté notre Vaisseau , lorsque nous le vîmes couler à fond , & c'est alors que j'ai appris , pour la première fois , ce qu'on entendoit par *couler à fond* en termes de marine ; mais j'avoue franchement que j'avois la vue un peu troublée , & qu'à peine pouvois-je discerner les choses quand les Matelots me dirent que le Bâtiment enfonçoit. Car dès le moment que je m'étois mis , ou plutôt qu'ils m'avoient mis dans le bateau , j'étois comme un homme pétrifié , tant à cause de la peur qui m'avoit saisi , que de ce que j'anticiipois par mes réflexions toutes les horreurs de l'avenir.

Pendant ce tems-là nos gens faisoient force de rames pour approcher de terre tant que nous pourrions ; & lorsque le bateau étoit au-dessus des vagues , d'où l'on avoit une vaste découverte , nous voyions grand nombre de personnes qui accouroient le long du rivage , pour nous assister dès que nous serions proche. Mais nous n'avancions que peu vers la terre : & même nous ne pouvions pas aborder jusqu'à ce que nous

eussions passé le fanal de Winterton: car au delà la côte s'enfonçe à l'Ouest du côté de Cromer, & ainsi elle brisoit un peu la violence du vent. Ce fut en cet endroit, & non sans de grandes difficultés, que nous descendimes tous heureusement à terre. De-là, nous allâmes à pied à Yarmouth; ou nous fûmes traités d'une maniere capable de soulager des infortunés, c'est-à-dire, avec beaucoup d'humanité; soit de la part du Magistrat, qui nous assigna de bons quartiers; soit par des Marchands particuliers, & des Propriétaires de Vaisseaux, qui nous donnerent assez d'argent ou pour aller à Londres, ou pour retourner à *Hull*, si nous le jugions à propos.

C'est alors que je devois avoir le jugement de prendre le chemin de *Hull* pour m'en retourner à la maison. C'est la route qu'il m'auroit fallu tenir pour devenir heureux, & mon pere qui étoit un emblème de celui dont il est parlé dans la parabole de l'Evangile, auroit même tué le veau gras: car ayant appris que le Vaisseau sur lequel je m'étois embarqué, avoit fait naufrage dans la rade d'Yarmouth, il fut long-tems avant de sçavoir que je n'avois pas été noyé.

Mais ma mauvaise destinée m'entraînoit avec une force irrésistible; & quoique souvent la raison & le jugement criaient tout

haut, qu'il falloit m'en retourner chez moi, je ne pouvois pourtant m'y résoudre. Je ne sçais quel nom donner à ceci, & je ne prétends pas affirmer que c'est un décret inviolable, qui nous pousse à être les instrumens de notre propre malheur, & à nous lancer dans le précipice qui est à nos pieds, & devant nos yeux: mais véritablement il falloit que je fusse en quelque sorte destiné à une misere certaine & inévitable, pour prendre un parti si directement contraire à de solides raisonnemens & à ma propre conviction, & dont le danger extrême que j'avois couru dès le commencement en deux tempêtes consécutives, & qui étoit une leçon pathétique, auroit dû me détourner.

Mon Camarade, qui avoit contribué à mon endurcissement, & qui étoit le fils du Maître, étoit maintenant bien plus découragé que moi. La première fois qu'il me parla à Yarmouth, (ce qui n'arriva que le second ou le troisième jour, parce que nous étions partagés en différens quartiers de la Ville), je m'aperçus qu'il avoit changé de ton: il me demanda d'un air fort mélancolique & en secouant la tête, comment je me portois, & dit à son pere qui j'étois, & que je m'étois mis de ce voyage pour un essai, dans le dessein d'en faire d'autres. Le pere se tournant de mon côté d'un air grave

& touché : Jeune homme , dit - il , vous ne devez plus retourner sur mer ; vous devez prendre ceci pour une marque certaine & visible , qu'il ne faut pas que vous fréquentiez cet élément. Monsieur , lui dis-je , pourquoi cela ? est-ce que vous renoncez à la mer ? Mon cas , repliqua-t-il , est bien différent ; je suis Marinier de profession , c'est ma vacation ; il est de mon devoir de la remplir. Au lieu que vous n'avez entrepris ce voyage que pour essayer , & vous voyez quel avant-goût la Providence vous a donné de ce à quoi vous vous devez attendre , en cas que vous persistiez ; peut-être êtes-vous la cause de tout ce qui nous est arrivé , comme fut autrefois Jonas sur le Vaisseau de Tarsis. Car enfin , ajouta-t-il , qui êtes-vous , je vous prie , & pour quel sujet vous étiez-vous embarqué ? Sur cela je lui fis une partie de mon histoire ; mais il m'interrompit sur la fin ; & s'emportant d'une étrange manière , il s'écria : qu'avois-je donc fait , pour mériter d'avoir un tel malheureux ? Non , je ne voudrois pas pour tous les biens du monde monter derechef sur un Vaisseau où vous seriez. C'étoit-là , comme j'ai déjà dit , un vrai emportement , mais où le chagrin de la perte qu'il avoit soufferte avoit beaucoup de part , & où il passoit les limites de son

autorité.

autorité. Quoi qu'il en soit , il me parla ensuite avec beaucoup de gravité ; il m'exhorta à m'en aller chez mon pere , à ne pas tenter davantage la Providence , à reconnoître que le Ciel étoit visiblement courroucé contre moi : & enfin , jeune homme , dit-il , sçachez que si vous ne vous en retournez , vous ne trouverez par-tout que mauvais succès , & que désastre , jusqu'à ce que les paroles de votre pere se vérifient en vous.

Je lui répondis fort peu de choses ; nous nous séparâmes bientôt après , & je ne l'ai jamais vu depuis , ni ne sçais quelle route il prit. Quant à moi , comme j'avois quelque argent dans ma poche , je m'en allois par terre à Londres. Là , aussi-bien qu'en chemin , j'eus de grands débats avec moi-même sur le genre de vie que je devois prendre ; sçavoir , si je m'en irois à la maison , ou bien sur mer.

Pour ce qui étoit du premier article , la honte rejettoit bien loin les plus saintes pensées qui se présentoient à mon esprit. Je m'imaginois d'abord que je serois montré au doigt dans tout le voisinage , & que j'aurois honte de paroître , non devant mon pere & ma mere seulement , mais même devant qui que ce soit. D'où j'ai souvent pris occasion de remarquer combien est per-

Tome I.

B

verse & brutale l'humeur ordinaire de la plupart des hommes, & sur-tout des jeunes gens, qui, au lieu de se guider par la raison en telles occasions, ont à la fois honte de pécher & honte de se repentir; rougissant non pas de l'action qui doit les faire passer pour des insensés, mais de l'amendement, qui seul leur peut mériter le titre de sages.

Cependant je demurai quelque tems dans cet état d'irrésolution, ne sçachant ni quel parti, ni quel genre de vie j'embrasserois. Je continuois d'avoir une répugnance invincible à m'en retourner chez nous; à mesure que le tems se passoit, le souvenir de ma dernière détresse s'effaçoit de mon imagination; & s'il me venoit quelques légers desirs de retour, ils s'amortissoient tellement, qu'enfin j'en perdis tout-à-fait la pensée, & je cherchai à faire un voyage.

Cette influence maligne qui m'avoit premierement entraîné hors de la maison de mon pere, & qui m'avoit inspiré le dessein bizarre & téméraire de pousser ma fortune; qui s'étoit emparé de moi, jusqu'à me rendre sourd aux avis, aux remontrances, & même aux ordres de mon pere; cette influence, dis-je, quoi qu'elle fût, me fit concevoir de toutes les entreprises la plus

funeste. Je m'embarquai sur un Vaisseau qui alloit aux côtes de l'Afrique, ou, pour parler le langage ordinaire des Matelots, pour un Voyage de *Guinée*.

Dans toutes ces aventures, ce fut un malheur pour moi que je ne m'embarquasse pas en qualité de simple Matelot: car sur ce pied j'aurois, à la vérité, travaillé plus fort que de coutume, mais en même tems j'aurois appris la marine, & me serois rendu capable de devenir Pilote, ou Lieutenant, & peut-être Maître d'un Vaisseau. Mais, en ceci, comme en toute autre chose, j'étois destiné à choisir le plus mauvais; & me sentant de l'argent dans la poche, & de bons habits sur le corps, je ne voulois point aller à bord, qu'en habit de Gentilhomme; de cette maniere je n'y avois aucun emploi, ni ne me mettois en état d'en avoir.

Dès que je fus arrivé à Londres, je fus assez heureux pour tomber en bonne compagnie; chose qui n'arrive pas à un jeune homme aussi libertin & mal avisé que je l'étois; le diable ne manque pas de tendre des pièges; mais je fus assez heureux que de n'y pas donner. La première personne avec laquelle je fis connoissance, fut un Maître de Vaisseau, lequel avoit été sur la côte de *Guinée*, & ayant eu un fort heureux

succès, étoit résolu d'y retourner. Cet homme trouva du plaisir à ma conversation, qui n'étoit pas tout-à-fait désagréable en ce tems-là ; & m'entendant dire que j'avois envie de voir le monde, il me proposa de m'embarquer avec lui pour le même voyage ; que je ne serois pas obligé de faire la moindre dépense ; que je mangerois avec lui, & serois son compagnon ; que si je voulois emporter quelque chose avec moi, je jouirois de tous les avantages que peut procurer le commerce ; & que peut-être le gain qui m'en reviendrait, ne frustreroit pas mes espérances.

J'embrassai l'offre, & me liant d'étroite amitié avec le Capitaine, qui étoit un honnête homme & allant droit, j'entrepris de faire le voyage avec lui. Je mis à l'aventure une somme, qui étoit à la vérité petite, mais qui se multiplia considérablement par la probité & le désintéressement du Capitaine. Elle montoit en tout à quarante livres sterling, que j'employai en quincailleries, suivant son conseil. J'avois amassé cet argent avec l'assistance de quelques-uns de mes parens, qui avoient correspondance avec moi, & qui, comme je crois, avoient engagé mon père & ma mère à contribuer pareille somme, à ma première aventure. Je puis dire que de tous mes voyages,

celui-ci est le seul qui m'ait réussi : j'en suis redevable à la bonne foi & à la générosité de mon ami le Capitaine ; car parmi plusieurs autres avantages que j'avois avec lui, j'eus encore celui d'apprendre passablement les Mathématiques, les règles de la Navigation, à tenir un compte de la course du Vaisseau, & à faire mes observations : enfin je m'acquis des connoissances absolument nécessaires à un Marinier ; & s'il se plaçoit à m'enseigner, je me plaisois à apprendre ; tellement que ce voyage me rendit à la fois & Matelot & Marchand. En effet, j'en rapportai cinq livres & neuf onces de poudre d'or pour mon aventure, ce qui me valut à Londres environ trois cents livres sterling. Ce succès m'inspira de vastes projets, qui depuis causèrent ma ruine entière.

Quelque fortuné que je fusse en ce voyage, je n'y fus cependant pas exempt de disgrâces. Entre autres choses, j'y étois toujours malade, & j'eus une fièvre ardente, causée par les chaleurs du climat : car notre principal commerce se faisoit sur une côte qui s'étend depuis le quinziesme degré de latitude Septentrionale jusqu'à la Ligne.

Enfin j'étois devenu Marchand de Guinée ; mais pour mon malheur, ce bon ami,

le Capitaine du Vaisseau , étoit mort peu de jours après notre arrivée. Néanmoins je me résolus à refaire le même voyage , & me rembarquai sur le même Vaisseau avec un homme qui la première fois en avoit été le Pilote , & cette seconde en avoit le commandement. Jamais navigation ne fut plus malheureuse que celle-ci : car quoique je ne portasse pas avec moi moins de cent pièces de l'argent que j'avois gagné , & que j'en eusse encore laissé deux autres cents entre les mains de la veuve de mon ami défunt , laquelle en usa avec beaucoup d'équité , il ne laissa pas de m'arriver d'étranges malheurs. Le premier fut , qu'en faisant route vers les Canaries , ou plutôt entre ces Isles & les côtes d'Afrique , nous fûmes surpris à la pointe du jour par un Corsaire Turc de Salé , qui nous donna la chasse avec toutes ses voiles. De notre côté , nous mîmes au vent toutes celles que nous avions , & que nos mâts pouvoient porter , pour nous sauver : mais voyant qu'il gagnoit sur nous , & qu'au bout de quelques heures il ne manqueroit pas de nous avoir atteint , nous nous préparâmes au combat. Nous avions à bord douze canons ; l'Ecumeur en avoit dix-huit. Sur les trois heures après midi il fut à notre portée , commença l'attaque , & fit une méprise ; car au lieu de nous prendre en ar-

rière , comme c'étoit son dessein , il fit une décharge sur un de nos côtés : ce que voyant , nous y pointâmes huit de nos canons pour soutenir son attaque , & lâchâmes une bordée qui le fit reculer ; ce ne fut pourtant qu'après nous l'avoir rendue , & en faisant jouer sa mousqueterie , qui étoit de deux cents hommes. Cependant nos gens se tenoient fermes ; aucun d'eux n'avoit été touché. Il se prépara à renouveler le combat , & nous à le soutenir. Mais étant venu de l'autre côté à l'abordage , soixante des siens se jetterent sur notre pont , & commencerent à jouer de la hache , coupant & taillant mâts & cordages. De notre côté nous les recevions à coups de mousquets , de demi-piques , de grenades & autres choses semblables ; en sorte que nous les chassâmes par deux fois de dessus notre pont. Néanmoins , pour ne pas insister sur cette époque lugubre de notre histoire , le Vaisseau étant désarmé , trois de nos gens tués , & huit autres blessés , nous fûmes contraints de nous rendre , & emmenés prisonniers à Salé , qui est un Port appartenant aux Maures.

Les traitemens qu'on me fit là ne furent point si terribles que je l'aurois cru d'abord , & je ne fus point emmené avec le reste de nos gens loin dans le Pays , au

lieu où l'Empereur fait sa demeure : mais le Capitaine du Corfaire me garda pour sa part de la prise, comme étant jeune & agile, & par conséquent tout propre pour lui. Un changement de condition si étrange, qui de Marchand me faisoit esclave, m'abîma de douleur. Je me ressouvins du discours vraiment prophétique de mon pere qui m'avoit prédit que je serois misérable, & que je n'aurois personne pour me secourir dans ma misere. Ne connoissant pas un plus haut période de calamité, il me paroissoit que la prédiction étoit entierement accomplie, que la main de Dieu s'étoit appesantie sur moi, & que j'étois perdu sans ressource. Mais hélas ! ceci n'étoit qu'un échantillon des maux que je devois souffrir, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Comme mon nouveau Patron, ou, si vous voulez, mon nouveau Maître, m'avoit emmené chez lui dans sa maison, j'espérois aussi qu'il me prendroit avec lui lorsqu'il iroit en mer, que sa destinée seroit tôt ou tard d'être pris par un Vaisseau de guerre Espagnol ou Portugais, & que de cette maniere je recouvrerois ma liberté : mais cette espérance s'évanouit bientôt ; car lorsqu'il s'embarqua, il me laissa à terre, pour soigner son petit jardin, & pour

faire les fonctions ordinaires d'un esclave dans la maison ; & quand il fut de retour de sa course, il m'ordonna de coucher dans sa cabane pour prendre garde au Vaisseau.

Etant à bord, je ne pensois à autre chose qu'à m'échapper, & à la maniere dont je m'y prendrois pour cela ; mais après y avoir bien médité, je ne trouvois aucun expédient qui pût satisfaire un esprit raisonnable, ni qui fût tant soit peu plausible ; car je n'avois personne à qui je pusse me communiquer, ni qui voulût s'embarquer avec moi ; nul compagnon d'esclavage ; pas un seul Anglois, Irlandois, ou Ecossois ; j'étois le seul de cette Nation ; tellement que pendant deux ans entiers je ne vis point la moindre apparence de pouvoir exécuter un tel projet, quoique j'en récréasse souvent mon imagination.

Au bout de deux ans, il se présenta une occasion assez singuliere, qui réveilla en moi la pensée que j'avois conçue dès long-tems, de travailler au recouvrement de ma liberté. Comme mon Patron restoit à terre plus long-tems que de coutume, & qu'il n'équipoit point son Vaisseau, & cela faute d'argent, à ce que j'appris, il ne manquoit point deux ou trois fois la semaine de fortir avec la grande chaloupe, pour pêcher dans la rade. Alors il me me-

noit avec lui , aussi-bien qu'un jeune Marefco, pour ramer dans le bateau ; nous lui donnions tous deux du divertissement , & je me montrai fort adroit à la pêche : enfin il étoit si content , que quelquefois il m'envoyoit avec un Maure de ses parens & le jeune Marefco , pour lui pêcher un plat de poisson.

Il arriva qu'une fois étant allé pêcher le matin dans un grand calme , il s'éleva tout-à-coup un brouillard si épais , qu'il nous déroba la vue de la terre , quoique nous n'en fussions pas éloignés d'une demi-lieue : nous nous mîmes à ramer sans tenir de route certaine ; nous travaillâmes tout le jour & toute la nuit suivante : le lendemain au matin nous nous trouvâmes en pleine mer ; au lieu de nous approcher du rivage , nous nous en étions éloignés tout au moins de deux lieues ; mais nous retournâmes à bon port , quoique ce ne fut pas sans beaucoup de peine & même sans quelque danger ; car le vent commençoit à être un peu fort : & sur-tout nous avions grande faim.

Cet accident rendit notre Patron plus précautionné pour l'avenir. Il résolut donc de n'aller plus à la pêche sans un compas & quelques provisions , d'autant qu'il avoit en sa disposition le grand bateau du Vaisseau Anglois qu'il avoit pris sur nous. Ainsi il or-

donna à son Charpentier, qui étoit aussi un esclave Anglois , de construire au milieu de ce bateau une cahutte semblable à celle d'une barque , laissant suffisamment d'espace derrière & devant ; là , pour manier le gouvernail & haler la grande voile ; ici , pour le maniement libre de deux personnes, qui pussent par conséquent aplester* ou envergner* , & faire toute la manœuvre. Ce bateau cingloit avec une voile latine ou triangulaire , laquelle portoit par-dessus la cabane : dans cette cabane , qui étoit fort basse , le Capitaine avoit assez de place pour y coucher avec un ou deux esclaves ; pour une table , pour de petites armoires à mettre telles liqueurs qu'il voudroit , & particulièrement son pain , son riz & son café.

Il sortoit souvent avec ce bateau pour aller à la pêche ; & comme j'avois l'adresse de lui attraper beaucoup de poisson , il n'alloit jamais sans moi.

Or il arriva qu'il avoit fait partie avec deux ou trois Maures qui étoient de quelque distinction dans ce lieu-là , pour sortir un jour avec ce bateau afin de pêcher & se récréer. A cet effet il avoit fait des provisions extraordinaires , qu'il fit embarquer

* Deux termes de Marine , dont le premier signifie déployer ; l'autre , serrer les voiles.

la veille dans le bateau ; & il m'ordonna de tenir tout prêts trois fusils avec du plomb & de la poudre , qu'il y avoit à bord du Vaisseau , parce qu'ils avoient dessein de prendre le plaisir de la chasse aussi bien que celui de la pêche.

Je préparai toutes choses conformément à ses ordres. Le lendemain au matin je l'attendois dans le bateau , que j'avois bien lavé , & rendu bien propre , & où j'avois arboré les flammes & les pendants : en un mot , je n'avois rien oublié de ce qui pouvoit contribuer à bien recevoir ses hôtes , lorsque je vis venir mon Patron tout seul , qui me dit que ses convives avoient remis la partie à une autre fois , à cause de quelques affaires qui leur étoient survenues. Il m'ordonna en même tems d'aller avec le bateau , accompagné , comme de coutume , de l'homme & du jeune garçon , pour lui prendre du poisson , parce que ses amis devoient souper chez lui , & il m'enjoignit de le porter à sa maison aussi-tôt que j'en aurois attrapé ; à quoi je me disposai d'abord d'obéir.

Ce moment fit renaitre mon premier dessein de m'affranchir de mon esclavage : je considérois que j'étois sur le point d'avoir un petit Vaisseau à mon commandement ; & dès que mon Maître se fut reti-

ré , je commençai à me préparer , non pas à une pêche , mais à un voyage , quoique je ne sçusse , ni ne pensasse pas même quelle route je prendrois. En effet celle qui devoit m'éloigner de ce triste séjour , quelle qu'elle fut , me paroissoit toujours assez favorable.

La première démarche que je fis , ce fut de m'adresser à ce Maure , sous le spécieux prétexte de pourvoir à notre subsistance pour le tems que nous ferions à bord. Je dis donc qu'il ne nous falloit pas présumer de manger du pain de notre Patron : il lui répondit que j'avois raison : ainsi il alla chercher un panier de biscuit de leur façon , & trois jarres d'eau fraîche , qu'il apporta à bord. Je sçavois l'endroit où étoit placée la cave , dont la structure me faisoit bien voir que c'étoit une prise faite sur les Anglois. J'en allai tirer les bouteilles , & les portai au bateau dans le tems que le Maure étoit à terre ; circonstance qui lui donnoit à juger qu'elles avoient été là auparavant pour l'usage de notre Maître. J'y transportai encore une grande piece de cire , pesant plus de cinquante livres , avec un paquet de ficelle , une hache , un marteau ; toutes lesquelles choses nous furent dans la suite d'un grand usage , & surtout la masse de cire pour faire des chandelles.

Je tendis à mon homme un autre piège , dans lequel il donna tout bonnement , & voici comment. Son nom étoit Ismaël , & c'est ce qu'ils appellent en ce pays-là Muli ou Mœli : Mœli , lui dis-je , nous avons ici les fusils de notre Patron , ne pourriez-vous pas nous procurer de la poudre & du menu plomb ? car nous pourrions très-bien tuer des alcamies (qui est une espece d'oiseaux aquatiques) pour nous autres ; & je sçais qu'il a laissé à bord du Vaisseau les provisions de la Sainte-Barbe. Qui-dà , répliqua-t-il , j'en vais chercher ; & conformément à sa parole il apporta bientôt deux poches de cuir , l'une fort grande , où il y avoit environ une livre & demie de poudre , & même davantage ; l'autre pleine de plomb avec quelques balles : celle-ci pesoit bien cinq ou six livres , & nous mîmes tout cela dans le bateau. De mon côté , j'avois trouvé de la poudre dans la chambre du Capitaine , & j'en remplis une des grandes bouteilles que j'avois trouvées dans la cave , après avoir versé dans une autre le peu qui restoit dedans. Nous étant ainsi pourvus de toutes les choses nécessaires , nous mîmes à la voile , & fortîmes du Port pour aller à la pêche. Le Château qui est à l'entrée du Port , sçavoit qui nous étions , & ne prit pas connoissance de no-

tre sortie. A peine étions-nous à un mille du Port lorsque nous amenâmes notre voile , & nous assîmes pour pêcher. Le vent souffloit Nord Nord-Est , & par conséquent étoit contraire à mes desirs ; car s'il eût été Sud , j'aurois été assuré de gagner les côtes d'Espagne , & du moins de me rendre dans la Baye de Cadix. Mais de quelque côté que vînt le vent , ma résolution étoit de quitter cette horrible demeure , & d'abandonner le reste au destin.

Nous pêchâmes long-tems sans rien prendre ; car lorsque je sentoient un poisson à mon hameçon , je n'avois garde de le tirer hors de l'eau , de peur que le Maure ne le vît. Alors je lui dis : ceci ne vaut rien qui vaille ; notre bon Maître n'entend pas raillerie , il veut être bien servi ; il faut aller plus loin. Lui , qui n'entendoit point malice , opina de même , & étant allé à la proue , il aplesta les voiles. Moi qui étois au gouvernail , je conduisis le bateau près d'une lieue plus loin ; après quoi je fis amener * , faisant mine de vouloir pêcher. Mais tout-à-coup laissant le timon au petit garçon , je m'avançai vers la proue , où le Maure étoit ; & faisant comme si je me baïssois pour amasser quelque chose qui étoit

* C'est-à-dire , abattre la vergue , ou arrêter.

derrière lui , je le saisis par surprise ; & lui passant les bras entre les deux cuisses , je le lançai tout net hors du bord dans la mer. D'abord il revint au-dessus de l'eau , car il nageoit comme un canard ; il m'appella , il me supplia de le recevoir à bord , protestant de me suivre d'un bout du monde à l'autre si je voulois. Il nageoit avec tant de vigueur derrière le bateau , qu'il m'alloit bientôt atteindre , parce qu'il ne faisoit que peu de vent : ce que voyant , je cours à la cahutte , j'en tire un des fusils , je le couche en joue , & lui parlai de la sorte : Ecoutez , mon ami , je ne vous ai point fait de mal , ni ne vous en ferai point , pourvu que vous restiez en repos. Vous sçavez assez bien nager pour gagner le rivage ; la mer est calme ; hâtez-vous d'en profiter pour faire le chemin que vous avez d'ici à terre , & nous nous quitterons bons amis : mais si vous approchez de mon bord , je vous décharge un coup de fusil à la tête ; car je suis résolu d'avoir ma liberté. A ces mots , il ne répliqua rien , se retourna d'un autre côté , & se mit à nager vers la côte. C'étoit un excellent nageur ; ainsi je ne doute point qu'il n'y ait aisément abordé.

Je me serois déterminé à noyer le petit garçon , & j'aurois été bien-aise de garder le Maure avec moi ; mais il n'étoit par sur

de se fier à lui. Après que je m'en fus défait de la manière que je viens de dire , je me tournai vers le petit garçon , qui s'appelloit Xuri : Xuri , lui dis-je , si vous me voulez être fidele , je ferai votre fortune ; mais à moins que vous ne me le promettiez en mettant la main sur votre face , & que vous ne me juriez par Mahomet & par la barbe de son pere , il faut que je vous jette aussi dans la mer. Ce petit garçon me fit un sourire , & me parla si innocemment , qu'il m'ôta tout sujet de défiance ; ensuite il fit serment de m'être fidele , & d'aller avec moi par-tout où je voudrois.

Tandis que le Maure , qui étoit à la nage , fut à la portée de ma vue , je ne changeai point de route , aimant mieux bouliner contre le vent , afin qu'on crût que j'étois allé vers le détroit. En effet , l'on ne se feroit jamais imaginé qu'un homme dans son bon sens pût prendre d'autre parti , ni que nous ferions voile au Sud , vers des Régions toutes barbares , où des Nations entières de Nègres nous envelopperoient , selon toutes les apparences , avec leurs canots , pour nous égorger , où nous ne pourrions prendre terre sans nous exposer à être dévorés par des bêtes féroces , ou par des hommes sauvages , plus cruels que les bêtes mêmes.

Mais dès qu'il commença à faire un peu sombre , & que je vis que la nuit approchoit , j'altérai ma course , & mis le cap droit au Sud-quart , au Sud-Est , tirant un peu vers l'Est, pour ne pas trop m'écarter de terre ; & comme j'avois un vent favorable, & que la surface de la mer étoit riante & paisible , je fis tant de chemin , que je crois que le lendemain sur les trois heures après midi , lorsque je découvris premièrement la terre , je pouvois être à cent cinquante milles de Salé vers le Sud , bien au-delà des domaines de l'Empereur de Maroc , ou de quelqu'un des Rois ses voisins ; car nous n'y vîmes ame du monde.

Cependant je redoutois si fort les Maures , & j'avois si grande peur de tomber entre leurs mains, que je ne voulus ni m'arrêter , ni prendre terre , ni mouiller l'ancre ; mais je continuai ma course pendant cinq jours entiers que dura ce vent favorable , au bout duquel tems le vent changea , & devint Sud. Alors je conclus , que si j'avois à mes trousses aucun Bâtiment de Salé , il cesseroit de me donner la chasse. Ainsi je me hasardai à approcher de la côte ; je jettai l'ancre à l'embouchure d'une petite riviere , dont j'ignorois le nom , la latitude , le Pays par où elle passoit, les Peuples qui en habitoient les bords,

je ne vis, ni ne me fouciois de voir aucune personne ; ce dont j'avois plus de besoin , étoit de l'eau fraîche. Ce fut sur le soir que nous entrâmes dans cette petite Baye : je résolus dès aussi-tôt qu'il feroit nuit d'aller à la nâge , & de reconnoître le Pays. Mais la nuit étant venue , nous entendîmes un bruit si épouvantable , causé par les hurlemens & les rugissemens de certaines bêtes sauvages , dont nous ne scavions pas l'espece , que le pauvre petit garçon faillit à en mourir de peur , & me supplia instamment de ne vouloir point débarquer jusqu'à ce qu'il fût jour. Je me rendis à sa priere , & je lui dis : » Non, Xuri , je ne » veux point débarquer maintenant ; mais » aussi , ajoutai-je , le jour pourra nous » faire voir des hommes , qui sont aussi à » craindre pour nous que ces lions. » Alors , reprit-il en riant , *nous tirer à eux un bon coup de fusil , pour faire eux prendre fuite* ; car Xuri n'avoit pas appris un langage plus pur , en conversant avec nos esclaves. Cependant j'étois bien aise de voir qu'il eût si bon courage, & pour le fortifier encore davantage , je lui donnai un petit verre de liqueur , que je tirai de la cave de notre Patron. Après tout , l'avis de Xuri étoit bon ; aussi le suivis-je : nous jettâmes notre petite ancre , & nous de-

meurâmes coi toute la nuit ; je dis que nous demeurâmes coi , car il n'étoit pas possible de dormir , parce que quelque tems après nous apperçûmes des animaux d'une grosseur extrême , & de plusieurs fortes , auxquels nous ne sçavions quel nom donner , qui descendoient vers le rivage , & couroient dans l'eau , où ils se lavoient & se vautroient pour se rafraichir ; & ils pouffoient des cris si horribles , que de mes jours je n'ouïs rien d'approchant.

Xuri étoit dans une frayeur terrible , & , à ne point mentir , je n'en étois pas trop exempt. Mais ce fut bien pis , quand nous entendîmes un de ces animaux énormes , qui venoit à la nâge vers notre bateau. A la vérité nous ne le pouvions pas voir ; mais il étoit aisé de connoître , au bruit de ses nazeaux , que ce devoit être une bête prodigieusement grosse & furieuse. Xuri disoit que c'étoit un lion , & cela pouvoit bien être ; & le pauvre garçon me crioit de lever notre ancre , & de nous enfuir à force de rames. Mais je lui répondis que cela n'étoit point nécessaire ; qu'il suffiroit bien de filer notre cable avec une bouhée , de nous écarter en mer , & qu'il ne pourroit nous suivre fort loin. Je n'eus pas plutôt achevé ces paroles , que j'apperçus cet animal , quel qu'il fût , qui n'étoit pas à plus

DE ROBINSON CRUSOÉ. 45
de deux toises loin de moi ; ce qui m'effraya un peu : mais enfin je courus d'abord à l'entrée de la cabane , où je pris mon fusil , & tirai dessus ; sur quoi il se tourna bien vite d'un autre côté , & s'en retourna au rivage en nâgeant.

Mais il est impossible de donner une juste idée des cris & des hurlemens affreux qui s'éleverent tant au bord de la mer , que plus avant dans les terres , au bruit & au retentissement de mon coup de fusil ; & il y a quelque apparence que ces animaux n'avoient jamais rien entendu de semblable auparavant. Cela me fit voir clairement qu'il n'y avoit pas moyen de se hasarder sur cette côte pendant la nuit ; il ne me paroissoit pas même qu'il y eût aucune sûreté à le faire pendant le jour : car de tomber entre les mains des Sauvages , ou bien entre les griffes des tigres & des lions , c'est une chose qui nous auroit été également funeste , ou du moins que nous redoutions également.

Quoi qu'il en soit , nous étions obligés de prendre terre quelque part , pour faire aiguade ; car nous n'avions pas une pinte d'eau de reste. Mais sçavoir quel tems & quel lieu choisir pour cela , c'étoit la difficulté. Xuri me dit que si je le laissois aller à terre avec une jarre , il se faisoit fort de découvrir de l'eau , s'il y en avoit , &

qu'il m'en apporteroit. Je lui demandai la raison pourquoi il y vouloit aller ; s'il ne valoit pas mieux que j'y allasse moi-même, & qu'il restât à bord ? Il me répondit avec tant d'affection que je l'en aimai toujours depuis : *c'est*, dit-il en son langage corrompu, *c'est que si les Sauvages hommes ils viennent, eux mangent moi, & puissiez sauver vous.* » Eh bien ! répondis-je, eh » bien ! mon cher Xuri, nous irons tous » deux ; si les Sauvages viennent, nous les » tuerons, & nous ne leur servirons de » proie ni l'un ni l'autre. Après cela je lui donnai à manger un morceau de biscuit, & lui fis boire un petit verre de liqueur, de celle que me fournissoit la caisse de notre Patron dont j'ai déjà parlé : nous halâmes le bateau aussi près du rivage que nous le jugeâmes convenable, & nous descendîmes à terre, ne portant avec nous que nos armes, & deux jarres pour puiser de l'eau.

Je n'osois m'écarter du bateau jusqu'à le perdre de vue, de crainte que les Sauvages ne descendissent le long de la rivière avec leurs canots : mais le petit garçon ayant découvert un lieu enfoncé à près d'un mille avant dans les terres, il s'y en alla en trottant : quelque tems après je le vis revenir courant de toutes ses forces. La

pensée me vint qu'il étoit poursuivi par quelque Sauvage, ou épouvanté par quelque bête féroce ; j'accourus à son secours ; mais quand je fus assez proche, je vis quelque chose qui lui pendoit à l'épaule ; c'étoit une bête qu'il avoit tirée, & qui ressembloit à un lièvre, avec cette différence, qu'elle étoit d'une autre couleur, & qu'elle avoit les jambes plus longues. Enfin la viande en étoit fort bonne ; & cet exploit nous causa beaucoup de joie ; mais celle qui transportoit le pauvre Xuri, venoit de ce qu'il avoit trouvé de l'eau, sans avoir vu de Sauvages ; & c'étoit pour m'annoncer cette bonne nouvelle, qu'il s'étoit si empressé.

Nous vîmes ensuite qu'il n'étoit point nécessaire de nous donner tant de peine pour avoir de l'eau ; car nous trouvâmes que la marée ne montoit que fort peu dans la rivière ; & que lorsqu'elle étoit basse, l'eau étoit douce un peu au-dessus de l'embouchure : ainsi nous remplîmes nos jarres, nous nous régâlâmes du lièvre que nous avions tué, & nous nous disposâmes à reprendre notre route, laissant cette contrée sans y avoir remarqué les traces d'aucune créature humaine.

Comme j'avois déjà fait un voyage à cette côte auparavant, aussi sçavois-je bien que

les Isles Canaries & celles du Cap-Verd n'en étoient pas fort éloignées. Mais n'ayant aucun des instrumens propres à prendre la latitude tant de notre situation que de celle des Isles, & que d'ailleurs ma mémoire ne me fournissoit aucune lumiere sur le dernier article, je ne sçavois où les aller chercher, ni dans quel endroit il me faudroit précisément larguer pour y diriger ma course. Sans tous ces obstacles, j'aurois pu aisément gagner quelqu'une des ces Isles. Mais mon espérance étoit qu'en suivant la côte, jusqu'à ce que j'arrivasse à cette partie où les Anglois font leur commerce, je rencontrerois quelqu'un de leurs Vaisseaux, allant & venant à l'ordinaire, lequel voudroit bien nous recevoir & nous tirer de la misere.

Autant que j'en puis juger par le calcul que j'ai fait, il falloit que le lieu où nous étions alors, fût cette région, qui étant située entre les terres de l'Empereur de Maroc d'un côté, & la Nigritie de l'autre, est entierement déserte & inhabitée, hormis des bêtes féroces. Il y avoit autrefois des Nègres, qui l'ont abandonnée depuis, & se sont retirés plus avant du côté du Sud, de peur des Maures; ceux-ci ne se sont pas souciés d'y demeurer à cause de sa stérilité; & ce qui pouvoit également éloigner

les uns & les autres, c'est la quantité prodigieuse de tigres, de lions, de léopards & d'autres animaux furieux qui infectent le Pays; enforte que les Maures n'y vont jamais que pour chasser, & cela au nombre de deux ou trois mille hommes à la fois. En effet, dans l'étendue de près de cent milles, nous ne voyions que de vastes déserts pendant le jour, & nous n'entendions qu'hurler & que rugir pendant la nuit.

Il me sembla plus d'une fois, que je voyois de jour le mont *Pico* de l'Isle Teneriffe, l'une des Canaries: j'avois grande envie de mettre au large, pour essayer si je ne pourrois pas l'atteindre; c'est ce que je voulus faire par deux fois; mais toujours les vents contraires, & la mer trop enflée pour mon petit bâtiment, me forçoient à rebrousser. Cela me fit résoudre à continuer mon premier dessein qui étoit de côtoyer.

Après que nous eûmes quitté cet endroit-là, nous fûmes souvent contraints de prendre terre pour faire aiguade: une fois entr'autres, qu'il étoit de bon matin, nous vîmes mouiller sous une petite pointe de terre qui étoit assez élevée; & comme la marée montoit, nous attendions tranquillement qu'elle nous portât plus avant.

Xuri, qui avoit, à ce qu'il paroît, les yeux plus perçans que moi, m'appella tout bas, & me dit que nous ferions mieux de nous éloigner du rivage: » Car, *continua-t-il*, ne voyez-vous pas le monstre effroyable qui est étendu, & qui dort sur le flanc de ce monticule? Je jetai les yeux du côté qu'il montrait du doigt; & véritablement je vis un monstre épouvantable; car c'étoit un lion d'une grosseur énorme & terrible, couché sur le penchant d'une éminence, & dans une petite enfonçure qui le mettoit à l'ombre. » Xuri, *dis-je alors*, allez à terre & vous le tuez. Xuri parut tout effrayé de ce que je lui proposois, & me fit cette réponse: *Moi tuer lui? hélas! lui croquerait moi d'un morceau*. Enfin je ne parlai pas davantage de cela; mais je lui dis de ne faire point de bruit. Nous avions trois fusils; je commençai par prendre le plus grand, qui avoit presque un calibre de mousquet, j'y mis une bonne charge de poudre, & trois grosses balles, & le posai à côté de moi; j'en pris un autre que je chargeai à deux balles; & enfin, le troisième, dans lequel je fis couler cinq chevrotines. Ensuite reprenant celui qui avoit été chargé le premier, je mets du tems à bien mirer, & je vise à la tête de l'animal; mais comme il étoit couché de ma-

nière qu'une de ses pattes lui passoit par-dessus le muzeau, les balles l'atteignirent autour du genou, & lui cassèrent l'os de la jambe. Il s'éleva d'abord en grondant; mais sentant sa jambe cassée, il retomba; & puis il se releva encore sur les trois jambes, se mettant à rugir d'une force épouvantable. J'étois un peu surpris de ne l'avoir point blessé à la tête; mais enfin je me saisis sur le champ du second fusil; & quoiqu'il commençât à se remuer & à détalier, je lui déchargeai un autre coup, qui lui donna dans la tête; & j'eus le plaisir de le voir tomber mort roide, ne faisant que peu de bruit, mais se débattant comme étant aux abois. Alors Xuri prend courage, & demande que je le laisse aller à terre; je le lui permets: ainsi il se jette dans l'eau sans balancer: tenant un petit fusil d'une main, il nâge de l'autre jusqu'au rivage, s'avance tout près de l'animal, & lui appliquant à l'oreille le bout du fusil, lâche un troisième coup, qui l'acheva.

A la vérité, cette expédition nous donnoit du divertissement, mais non pas de quoi manger; & il me fâchoit bien de perdre trois charges de poudre & de plomb sur une bête qui ne nous seroit bonne à rien. Néanmoins Xuri dit qu'il en vouloit tirer quelque chose. Ainsi il vint à bord, & me

pria de lui donner la hache. Je lui demandai qu'est-ce qu'il en vouloit faire ? & il me répondit : *moi couper sa tête*. Quoi qu'il en soit , cette exécution se trouva au-dessus de ses forces ; & il se contenta de lui couper une patte , qu'il apporta , & qui étoit d'une grosseur monstrueuse.

Je fis pourtant réflexion que sa peau pourroit bien ne nous être pas tout-à-fait inutile ; & cela me fit résoudre à l'écorcher si j'en pouvois venir à bout. Ainsi Xuri & moi nous nous mîmes après ; mais Xuri s'y entendoit le mieux de nous deux , & je sçavois fort peu comment m'y prendre. Cette opération nous occupa toute la journée ; mais aussi nous enlevâmes le cuir , & l'ayant étendu par-dessus notre cabane, le soleil le sécha en deux jours ; je m'en servis dans la suite en guise de matelas.

Au partir de-là , nous fîmes voile vers le Sud durant dix ou douze jours sans discontinuer , épargnant fort nos provisions , qui commençoient à diminuer , & ne prenant terre qu'autant de fois que nous en avions besoin pour aller chercher de l'eau. Mon dessein étoit de pouvoir parvenir à la hauteur de la rivière Gambia , autrement Senega, c'est-à-dire aux environs du Cap-Vert , où j'espérois trouver quelque Bâtiment Européen : que si j'étois frustré de

cette espérance , je ne sçavois quelle route prendre , si ce n'est de me mettre en quête des Isles , ou bien de me livrer à la merci des Nègres. Je sçavois que tous les Vaisseaux qui partent d'Europe pour la Guinée, le Brésil , ou les Indes Orientales , mouillent à ce Cap ou à ces Isles ; en un mot , je ne voyois dans ma destinée que cette alternative, ou de rencontrer quelque Vaisseau , ou de périr.

Quand nous eûmes continué notre course pendant dix jours de plus , comme je l'ai déjà dit , j'aperçus que la côte étoit habitée , & nous vîmes en deux ou trois endroits des gens , qui se tenoient sur le rivage pour nous voir passer : nous pouvions même voir qu'ils étoient noirs & nus. J'avois envie de débarquer , & d'aller à eux ; mais Xuri, qui ne me donnoit jamais que de sages conseils , m'en dissuada ; néanmoins je voguai près de terre , afin que je pusse leur parler. En même tems ils se mirent à courir le long du rivage ; je remarquai qu'ils n'avoient point d'armes , excepté un d'entr'eux portant à la main un petit bâton que Xuri disoit être une lance , & qu'ils sçavoient jeter fort loin, & avec beaucoup d'adresse. Ainsi je me tins en distance , & leur parlai par signes le mieux que je pus. En ce langage muet , je leur demandai

54 LES AVENTURES
entr'autres quelque chose à manger ; eux
me firent entendre d'arrêter mon bateau,
& qu'ils m'iroient chercher de la viande.
Là-dessus j'abaisai le haut de ma voile,
& nous calâmes. Cependant il y en eut
deux qui coururent un peu loin dans
les terres, & qui, en moins d'une demi-
heure, furent de retour. Ils apportèrent
avec eux deux morceaux de viande, & du
grain tel que ce pays-là en pouvoit pro-
duire : mais nous ne savions ni quelle for-
te de viande, ni quelle sorte de bled c'é-
toit, & toutefois nous étions fort contents
de les accepter. Il s'agissoit de sçavoir
avec quelle précaution s'en emparer ; car
je n'étois point d'humeur à les aller join-
dre à terre ; & de leur côté, ils avoient
peur de nous. Ils prirent un bon biais &
pour les uns & pour les autres ; c'est qu'ils
apportèrent ce qu'ils avoient à nous donner
sur le rivage, & l'ayant mis à terre, se
retirèrent, & se tinrent loin de-là, jus-
qu'à ce que l'étant allés chercher, nous
l'emportâmes à bord ; après quoi ils revin-
rent au rivage comme auparavant.

Comme nous n'avions rien à leur donner,
notre reconnoissance se borna d'abord à
leur faire plusieurs signes pour les re-
mercier. Mais il se présenta sur le champ
même un occasion favorable de les obliger

DE ROBINSON CRUSOË. 55
extrêmement. Car comme nous étions près
de terre où nous avions amené, voici deux
animaux puissans qui descendoient des mon-
tagnes vers la mer, dont l'un poursuivoit
l'autre, à ce qu'il paroissoit, avec beaucoup
de chaleur : si c'étoit le mâle qui étoit après
la femelle, & s'ils étoient en amour ou en
fureur, c'est ce que nous ne sçaurions dire ;
je ne déciderai pas non plus que ce fût une
chose ordinaire, ou qu'il y eût de l'extraor-
dinaire ; mais je croirois plutôt le dernier,
premierement parce que ces bêtes voraces
paroissent rarement, sinon de nuit ; & se-
condement ces peuples sembloient en être
terriblement effrayés, & sur-tout les fem-
mes. L'homme qui avoit une lance ou un
dard à la main, ne s'enfuyoit pas ; mais bien
les autres. Néanmoins ces animaux ne firent
point mine de se jeter sur les Nègres ;
car ils coururent droit à la mer, se plon-
gerent dans l'eau, & se mirent à nager çà
& là, comme s'ils n'eussent cherché qu'à
se jouer. A la fin l'un d'eux commença à
venir de notre côté, & s'en approchoit
déjà beaucoup plus que je ne m'y attendois
d'abord ; mais j'étois tout prêt à le re-
cevoir ; car j'avois chargé mon fusil avec
toute la diligence possible, & je dis à Xuri
de charger les deux autres. Dès qu'il fut à
ma portée, je lâchai mon coup, & lui don-

nai droit dans la tête : d'abord il alla au fond de l'eau ; mais aussi-tôt il se releva ; ensuite il se débattit long-tems , s'enfonçant & revenant au-dessus tour-à-tour ; aussi étoit-il aux abois : car comme il s'efforçoit de gagner le rivage , il mourut à mi-chemin , tant à cause de la plaie mortelle qu'il avoit reçue , que de l'eau qui l'étouffoit.

L'étonnement où le feu & le bruit du fusil jetterent ces pauvres créatures , est au-dessus de tout ce que je puis dire. Quelques-uns faillirent à en mourir de peur , & tombèrent à la renverse. Mais quand ils virent que l'animal étoit mort , qu'il étoit allé à fond , & que je leur faisois signe de venir au rivage , le cœur leur revint , ils s'approchèrent , & se mirent à chercher la bête. L'eau qui étoit teinte de son sang me la fit découvrir , & par le moyen d'une corde que je lui fis passer autour du corps , & que je leur donnai à hâler , ils la tirèrent dehors. Ils se trouva que c'étoit un léopard des plus curieux , parfaitement bien marqué , & d'une beauté admirable. Les Nègres ne pouvant pas s'imaginer avec quoi je l'avois pû tuer , levoient les mains vers le ciel , pour témoigner leur surprise.

L'autre animal épouvanté du feu qu'il avoit vû , aussi-bien que du coup qu'il

avoit entendu , se hâta vers le rivage en nageant , & de-là s'enfuit aux montagnes d'où ils étoient venus , sans que je pusse discerner à une telle distance ce que c'étoit. Je vis bien d'abord que les Nègres avoient envie d'en manger la chair : ainsi j'étois bien-aïse de me faire un mérite auprès d'eux : & quand je leur eus fait connoître par signes qu'ils la pouvoient prendre , ils m'entémoignèrent mille remerciemens. Ils se jetterent dessus sans différer , & quoiqu'ils n'eussent point de couteaux , ils ne laisserent pas de lever la peau avec un morceau de bois pointu , & cela beaucoup plus aisément que nous ne l'aurions pû faire avec un couteau. Ensuite ils m'en offrirent ma part : ce que je refusai , leur donnant à entendre que j'étois bien-aïse de leur en faire un présent , mais que je m'en réservoï la peau. Ils me l'envoyerent de bonne-foi , ajoutant à cela une grande quantité de leurs provisions , que j'acceptai , toutes inconnues qu'elles m'étoient. Ensuite je leur fis signe pour avoir de l'eau , & leur montrai une de mes jarres , la tournant sans dessus dessous , pour faire voir qu'elle étoit vuide , & que j'avois besoin qu'on me la remplit. Sur le champ ils appellerent quelques-uns des leurs , & il vint deux femmes portant ensemble un gros vaisseau de terre qui pa-

roissoit cuite au soleil. Elles le posèrent sur le sable, & se retirèrent, comme firent ceux qui nous avoient apporté des provisions auparavant. J'envoyai Xuri à terre avec les trois jarres qu'il remplit. Les femmes étoient toutes nues aussi-bien que les hommes.

Je me voyois avec une quantité d'eau suffisante : j'avois, outre cela, des racines, dont je ne connoissois pas trop la qualité, & du bled tel quel. Avec ces provisions je prends congé des Nègres, mes bons amis ; je remets à la voile, & continue ma course au Sud pendant onze jours ou environ, durant lesquels je ne me mis point en peine d'approcher de terre. Au bout de ce terme je vis que le continent s'allongeoit bien avant dans la mer : c'étoit justement vis-à-vis de moi, à quatre ou cinq lieues de distance : il faisoit un grand calme, & je fis un long détour à larguer pour pouvoir gagner la pointe : j'en vins à bout, & lorsque je la doublai, j'étois à deux lieues du continent, voyant distinctement d'autres terres à l'opposite. Alors je conclus, ce qui étoit bien vrai, que j'avois du côté du Cap-Verd, & de l'autre, les Isles qui en portent le nom. Je ne sçavois pourtant pas encore auquel des deux je devois me tourner ; car s'il survenoit un vent un peu fort,

je pouvois bien manquer l'un & l'autre.

Dant cette perplexité je devins rêveur. J'entrai dans la cabane, laissant à Xuri le soin du gouvernail, & je m'assis. Mais tout-à-coup ce petit garçon s'écria : *Maître, Maître, je vois un Vaisseau à la voile* : & il paroissoit si effrayé, qu'il ne se possédoit pas, assez simple pour s'imaginer que c'étoit un Bâtiment que son Maître avoit envoyé à notre poursuite ; dans le tems que j'étois très-assuré que la distance des lieux ne nous permettoit plus de rien craindre de ce côté-là. Je sortis avec précipitation de la cabane ; & non-seulement je vis le Vaisseau, mais encore je reconnus qu'il étoit Portugais. Je le pris d'abord pour un de ceux qui trafiquent en Nègres aux côtes de la Guinée : mais quand j'eus remarqué la route qu'il tenoit, je fus bientôt convaincu qu'il alloit ailleurs, & qu'il n'avoit pas dessein de s'approcher de terre davantage. C'est pourquoi je fis force de voiles & de rames pour avancer en haute mer dans le dessein de leur parler s'il étoit possible.

Après avoir fait tout ce qui dépendoit de moi, je trouvai que je ne pourrois pas aller à leur rencontre, & qu'ils me laisseroient derrière, avant que je pusse leur donner aucun signal. Mais dans le moment

que j'avois épuisé toutes les ressources de mon art pour hâter ma course , & que je commençois à perdre espérance , il parut qu'ils m'avoient apperçu avec leurs lunettes d'approche ; & que nous prenant pour le bateau de quelque Vaisseau Européen qui avoit péri , ils mettoient moins de voiles qu'auparavant , pour nous donner le tems de les aller joindre. Cela me donna bon courage , & comme j'avois à bord le pendant de mon Patron , je le suspendis en écharpe à nos cordages , pour leur faire entendre par ce signal , que nous étions en détresse , & je tirai là-dessus un coup de fusil. Ils remarquerent fort bien l'un & l'autre : car ils me dirent après qu'ils avoient apperçu la fumée , quoiqu'ils n'eussent point entendu le coup. A ces signaux, ils calèrent leurs voiles , & ils eurent l'humanité de s'arrêter pour moi , de sorte qu'en près de trois heures de tems je me rendis près d'eux.

Ils me demanderent , en Portugais , en Espagnol & en François , qui j'étois ; mais je n'entendois aucune de ces Langues. A la fin, un Matelot Ecoffois, qui étoit à bord , m'adressa la parole. Je lui répondis , & dis que j'étois Anglois de nation , & que je m'étois sauvé de l'esclavage des Maures de Salé. Alors ils m'invitèrent à bord , & m'y

reçurent fort généreusement avec tout ce qui m'appartenoit.

On peut bien juger que c'étoit une joie indicible que celle que je ressentis de me voir ainsi délivré d'une condition aussi misérable & aussi désespérée que l'avoit été la mienne. D'abord j'offristout ce que j'avois au Capitaine du Vaisseau pour témoignage de ma reconnoissance; mais il déclara généreusement qu'il ne vouloit rien prendre de moi; qu'au contraire tout ce que j'avois me seroit duement délivré au Brésil : *Car*, dit-il en m'apostrophant, *lorsque je vous ai sauvé la vie , je n'ai rien fait que ce que je serois bien-aise qu'on me fît à moi-même : & qui sait si je ne suis point destiné à être réduit un jour à une semblable condition ? Outre qu'après vous avoir mené dans un pays aussi éloigné du vôtre que l'est le Brésil, si je venois à vous prendre tout ce que vous avez, vous y mourriez dans l'indigence, & je ne serois autre chose, que de vous ôter la vie que je vous aurois donnée. Non, non,* continua-t-il, *SIGNOR INGLESE, c'est-à-dire, Monsieur l'Anglois, je veux vous transporter en ce pays purement par charité ; & ces choses-là vous serviront à acheter de quoi subsister, & à faire votre retour.*

Si cet homme parut charitable dans les

offres qu'il me fit, il ne se montra pas moins équitable ni moins exact à les remplir, jusques-là qu'il ne s'en écarta pas d'un seul iota; car il ordonna à tous les Matelots que nul ne fût assez hardi pour toucher à rien de ce qui m'appartenoit; ensuite il prit le tout en dépôt, & m'en donna après un inventaire fidele, pour que je le pusse recouvrer, sans en exclure mes trois jarres de terre.

Quant à mon bateau, qui étoit très-bon, (ce qu'il connoissoit bien lui-même) il me proposa de l'acheter de moi, pour le faire servir au Vaisseau; & me demanda qu'est-ce que j'en voulois avoir? Je lui répondis qu'il avoit été si généreux en toutes choses à mon égard, que je ne voulois point apprécier le bateau, mais que je l'en faisois l'arbitre: sur quoi il me dit qu'il me feroit de sa main une obligation de quatre-vingt pieces de huit, lesquelles il me paieroit au Brésil; & qu'y étant arrivés, s'il se trouvoit quelqu'un qui en offrit davantage, il me le feroit bon. Outre cela il m'offrit soixante autres pieces de huit pour mon garçon Xuri; mais j'avois de la peine à les accepter, non que je ne fus bien-aîsé de le laisser au Capitaine; mais je ne pouvois me résoudre à vendre la liberté de ce pauvre garçon, qui m'avoit assisté si fidèle-

DE ROBINSON CRUSOÉ. 63
ment au recouvrement de la mienne. Néanmoins après que je lui eus découvert mon scrupule, il m'avoua qu'il le trouvoit raisonnable, & me proposa cet expédient, c'est qu'il lui feroit une obligation de sa main, par laquelle il seroit tenu de l'affranchir dans dix ans, s'il se vouloit faire Chrétien. Sur cela je livrai Xuri au Capitaine, d'autant plus volontiers que celui-là goûtoit les propositions de celui-ci.

Nous eûmes une navigation heureuse jusqu'au Brésil, & au bout d'environ vingt-deux jours nous arrivâmes à la Baye de tous les Saints. Je me vis alors délivré pour une seconde fois de la plus misérable de toutes les conditions de la vie: ce qui me restoit à faire, c'étoit de considérer comment je disposerois désormais de ma personne.

Je ne sçauois trop préconiser la générosité avec laquelle le Capitaine me traita. Premièrement il ne voulut rien prendre pour mon passage; d'ailleurs il me donna vingt ducats pour la peau du Léopard, & quarante pour celle du lion; il ordonna qu'on me rendit ponctuellement tout ce que j'avois à bord, & acheta tout ce que je voulois bien vendre, comme caisse de bouteilles, deux de mes fusils, & un morceau de cire; car j'avois fait des chandel-

les d'une partie. En un mot , je fis de ma cargaison environ deux cent vingt pieces de huit. Je débarquai au Brésil avec un tel fonds.

Peu de tems après mon débarquement je fus recommandé par le Capitaine à un fort honnête homme , tel qu'il étoit lui-même , lequel avoit ce qu'ils appellent vulgairement un *Ingeino* , c'est-à-dire , une plantation , & une manufacture de sucre. Je vécus quelque tems dans sa maison , & par ce moyen , je m'instruisis de la maniere de planter & de faire le sucre. Or voyant combien les planteurs vivoient commodément , & combien vite ils devenoient riches , je résolus , si je pouvois obtenir une licence , de m'y établir & de devenir planteur comme les autres ; bien entendu cependant que je rechercherois le moyen de me faire remettre l'argent que j'avois laissé à Londres. A ces fins , je me pourvus d'une espece de Lettre de naturalisation, en vertu de quoi je fis marché pour de la terre qui étoit encore vacante , & dont je mesurai l'étendue à celle de mon argent. Après cela je formai un plan pour ma plantation & pour mon établissement , proportionnant l'un & l'autre au fonds que je me propoisois de recevoir d'Angleterre. J'avois un voisin Portugais, qui étoit né à

Lisbonne de parens Anglois ; son nom étoit *Wells* , & ses affaires étoient à-peu-près dans la même situation que les miennes. Je l'appelle mon voisin , parce que sa plantation touchoit la mienne , & que nous vivions fort paisiblement lui & moi. Nous n'avions qu'un petit fonds l'un & l'autre , & ne plantâmes , à proprement parler , que pour notre subsistance durant près de deux ans. Mais au bout de ce terme nous commençâmes à faire du progrès , & notre terre prenoit déjà une bonne forme ; tellement que la troisième année nous plantâmes du tabac , & eûmes chacun une grande piece de terre toute prête pour y planter des cannes l'année d'après. Mais nous avions besoin d'aide ; & je sentoient plus vivement que je n'avois encore fait , combien j'avois eu tort de me défaire de mon garçon Xuri.

Mais hélas ! il n'étoit pas surprenant que j'eusse fait mal , moi qui ne faisois jamais bien : je ne voyois aucun remède à ma peine , que dans la continuation de mon travail : je me donnois à une occupation bien éloignée de mon génie , & toute contraire au genre de vie qui faisoit mes délices , pour lequel j'avois abandonné la maison de mon pere , & méprisé ses bons avis. Qui plus est , j'entrois précisément dans cette condition mitoyenne de la vie, ou, si vous

voulez, le premier étage de la bourgeoisie, que mon pere m'avoit autrefois recommandé. N'aurois-je pas mieux fait de demeurer chez moi, & de m'épargner la peine de parcourir le monde? Souvent je me tenois à moi-même ce langage: » Je pour-
 » vois faire en Angleterre ce que je fais
 » ici, travailler auprès de mes parens &
 » de mes amis, aussi-bien que parmi des
 » étrangers & des sauvages; que me sert-
 » il d'avoir traversé de vastes mers, d'a-
 » voir parcouru mil six cent & tant de
 » lieues? étoit-ce pour venir dans un dé-
 » sert affreux, & si reculé, que je fusse
 » obligé de rompre tout commerce avec les
 » parties du Monde où je suis tant soit peu
 » connu?

De cette maniere je ne réfléchissois guères sur ma condition, que pour m'en affliger. Il n'y avoit que ce voisin avec qui je conversois de tems en tems; nul ouvrage ne se pouvoit faire que par le travail de mes mains; & j'avois coutume de dire que je vivois comme un homme qui auroit fait naufrage contre une Isle déserte, & qui s'en verroit le seul habitant. Mais quand les hommes sont assez injustes pour comparer leur état présent à un autre qui est plus mauvais, n'est-il pas bien juste que la Providence les condamne à faire un échange

dans la suite pour les convaincre de leur félicité passée par leur propre expérience? & ne méritois-je pas bien que je fusse un jour ce même homme, que je me représentois vivant misérablement dans une Isle purement déserte, puisque j'étois assez injuste pour faire souvent comparaison de lui à moi, dans l'état de vie où je me trouvois alors, & où je n'avois qu'à persévérer pour devenir extrêmement riche & heureux?

J'avois pris en quelque façon toutes les mesures nécessaires pour conduire la plantation, avant le départ du Capitaine du Vaisseau, qui m'avoit reçu à son bord en pleine mer, & qui s'étoit montré mon ami affectionné. Il demeura pendant trois mois tant à charger son Vaisseau, qu'à faire les préparatifs de son voyage. Un jour comme je lui parlois du petit fonds que j'avois laissé à Londres, il me donna ce bon & fidele avis: » Monsieur l'Anglois, *me dit-il*, si
 » vous me voulez donner une Lettre adressée à la personne qui a votre argent à
 » Londres, avec ordre d'envoyer vos effets
 » à Lisbonne à telles personnes que je vous
 » indiquerai, & en marchandises convenables à ce pays-ci, je vous promets,
 » moyennant la grace de Dieu, de vous
 » en rapporter le produit à mon retour:
 » mais comme les choses humaines sont tou-

„jours sujettes à la vicissitude & aux con-
 „tre-tems, je vous conseille de ne donner
 „vos ordres que pour cent livres sterling,
 „que vous dites être la moitié de votre
 „fonds, & de les aventurer pour une pre-
 „miere tentative, afin que si elles arrivent
 „à bon port, vous puissiez faire venir le
 „reste par la même voie; & si vous avez
 „le malheur de les perdre, vous aurez
 „encore l'autre moitié pour y avoir recours
 „en cas de besoin.

Il y avoit dans ce conseil tant de sagesse,
 & tant de marques d'amitié en même tems,
 que je fus d'abord convaincu que je ne
 pouvois pas mieux faire que de le suivre:
 c'est pourquoi je préparai une Lettre en
 forme de déclaration pour la Dame à qui
 j'avois laissé le maniement de mon argent,
 & une procuration pour le Capitaine Por-
 tugais, telle qu'il la desiroit.

J'écrivis à cette Dame veuve du Ca-
 pitaine Anglois, une relation exacte de mes
 aventures, de mon esclavage, de ma fui-
 te, la maniere dont j'avois rencontré en
 haute mer le Capitaine Portugais, sa con-
 duite généreuse à mon égard, l'état où je me
 trouvois actuellement, avec toutes les ins-
 tructions nécessaires pour me faire tenir mon
 argent. Quand cet honnête homme de Ca-
 pitaine fut arrivé à Lisbonne, il trouva

DE ROBINSON CRUSOÉ. 69
 moyen, par l'entremise de quelques Mar-
 chands Anglois qui y demeuroient, d'en-
 voyer non-seulement mon ordre, mais en-
 core mon histoire toute entiere à un Mar-
 chand de Londres, qui en fit un rapport
 fidele & pathétique à la veuve. Celle-ci,
 non contente de délivrer l'argent, envoya
 du sien propre un présent de vingt-cinq
 livres sterling au Capitaine Portugais, à
 cause de l'humanité & de la charité qu'il
 avoit exercées à mon égard.

Le Marchand de Londres ayant converti
 ces cent livres sterling en marchandises d'An-
 gleterre, les envoya à Lisbonne, telles
 qu'elles lui avoient été demandées par le
 Capitaine, & celui-ci me les apporta heu-
 reusement au Brésil. Il y avoit entr'autres
 toutes sortes d'ouvrages de fer & d'usten-
 siles nécessaires pour ma plantation: les-
 quelles choses me furent d'un grand servi-
 ce, & il les avoit comprises parmi les au-
 tres, de son chef, sans que je lui en eusse
 donné commission; car j'étois trop peu ex-
 périmenté dans le métier pour y avoir pensé.

Je fus transporté de joie lorsque cette
 cargaison arriva, & je crus ma fortune fai-
 te. Le Capitaine, qui vouloit bien être mon
 pourvoyeur, & qui en remplissoit si digne-
 ment les fonctions, avoit employé les vingt-
 cinq livres sterling, dont ma bonne amie lui

avoit fait présent , à me louer un serviteur pour le terme de six ans , qu'il m'amena ; & jamais il ne voulut rien accepter de moi en considération de tant de services, qu'un peu de tabac qui étoit de mon propre crû.

Autre chose à remarquer , c'est que toutes mes marchandises étant Manufactures d'Angleterre , telles que de draps , des étoffes , des bayes , & autres choses extraordinaires estimées & recherchées dans ce pays là , je trouvai le secret de les vendre à un prix très-haut ; en sorte que je puis bien dire qu'après cela j'avois plus de quatre fois la valeur de ma première cargaison , & je me voyois pour lors infiniment plus avancé que mon pauvre voisin , quant au fait de ma plantation ; car d'abord je m'achetai un esclave Nègre , & un serviteur Européen ; j'entends un autre que celui que le Capitaine m'avoit amené de Lisbonne.

Mais le mauvais usage que nous faisons de la prospérité , devient souvent la source de nos plus grands malheurs : c'est ce qui se vérifia en moi. L'année suivante j'eus toute sorte de succès dans ma plantation : je levai dans ma propre terre cinquante gros rouleaux de tabac , outre ce dont j'avois disposé parmi mes voisins pour mon nécessaire ; & ces cinquante rouleaux , pesant

chacun plus de cent livres , étoient bien conditionnés & tout prêts pour le retour de la flotte de Lisbonne. Alors voyant mes affaires & mes richesses s'accroître également , je commençai à rouler dans ma tête quantité de projets & d'entreprises , qui passoient ma portée ; mais qui causent souvent la ruine des personnes les plus capables pour les affaires.

Si j'eusse voulu continuer le genre de vie que je menois alors , je pouvois encore aspirer à tous ces grands avantages , en vue desquels mon pere m'avoit si sérieusement recommandé une vie retirée , & dont il m'avoit donné une idée si sensible dans le portrait ressemblant qu'il me traça de l'état mitoyen. Mais j'étois né pour toute autre chose ; je devois derechef travailler de dessein prémédité à me plonger dans la misère ; sur-tout j'allois augmenter le nombre de mes fautes , & par conséquent fournir une plus ample matière aux reproches que j'aurois le loisir de me faire un jour au milieu de mes accablemens. Tous ces défauts ne provenoient que de la passion effrénée que j'avois d'errer par le monde : passion favorite , à laquelle je lâchois aveuglément la bride , lors même qu'elle étoit manifestement contraire à mes intérêts les plus chers , qu'elle rompoit toutes les mesures

de ma bonne fortune , & qu'elle gâtoit , pour ainſi dire, tous les chemins que la Providence ſembloit m'ouvrir pour me conduire à mon devoir & à mon bonheur.

C'eſt précifément la faute que j'avois commiſe en m'enfuyant de la maifon de mon pere , & déjà je ne pouvois avoir de repos, que je ne tombaſſe dans une ſeconde toute ſemblable ; j'étois tenté de m'en aller , & d'abandonner les eſpérances que j'avois de devenir un homme riche , & d'une expérience conſommée dans ma nouvelle plantation , ſans que je puſſe alléguer pour cela d'autre raiſon , qu'un deſir téméraire & démeſuré de m'élever avec plus de rapidité que ne le permettoit la nature de la choſe. Ainſi je me précipitai pour la ſeconde fois dans le gouffre de miſere le plus profond où l'homme puiſſe tomber , ſans qu'il lui en coûte la fanté ou même la vie.

Or , pour procéder par degrés à cet endroit particulier de mon hiſtoire , vous devez ſuppoſer qu'ayant vécu près de quatre ans dans le Bréſil , & commençant à gagner conſidérablement & à proſpérer dans ma nouvelle plantation , non-ſeulement j'avois appris le langage du pays , mais qu'outre cela j'avois fait connoiſſance & lié amitié avec mes compagnons de plantation , comme auſſi avec les Marchands de Saint-Salvador ,

Salvador , qui étoit notre Port de mer : que dans les diſcours que j'avois tenus avec eux , je leur avois ſouvent rendu compte de mes deux voyages à la côte de Guinée , de la maniere de trafiquer en Nègres , & de la facilité avec laquelle on y pouvoit charger de la poudre d'or , des graines de Guinée, des dents d'Eléphant , & autres choſes ; & , qui plus eſt, des Nègres en grand nombre : le tout pour des bagatelles , comme de petits lits , de la quincaillerie , des couteaux , des ciſeaux , des haches , des piéces de glaces , & autres choſes ſemblables.

On ne manquoit jamais d'écouter attentivement ce que je diſois ſur ce chapitre ; mais ſur-tout l'article de l'achat des Nègres , dont le trafic non-ſeulement n'étoit qu'ébauché ; mais, tel qu'il étoit , avoit toujours été dirigé par l'Affiento , ou ſi vous voulez , une aſſemblée formée par les Rois d'Eſpagne & de Portugal , & entroit dans les comptes du Gouvernement public , en forte qu'il ne ſ'amenoit que peu de Nègres, encore ſe vendoient-ils à un prix exceſſif.

Un jour je me trouvai en compagnie avec des Marchands & Propriétaires de plantations de ma connoiſſance , & leur ayant parlé fort ſérieuſement ſur ce ſujet , il arriva que trois d'entr'eux vinrent me trou-

ver le lendemain au matin , & me dirent qu'ils avoient beaucoup réfléchi sur l'entretien que j'avois eu avec eux le soir précédent , & qu'ils venoient me proposer une chose qui demandoit le secret. Je leur promis de le garder ; & après ce préliminaire, ils déclarèrent qu'ils avoient envie d'équiper un vaisseau pour la Guinée ; qu'ils avoient tous des plantations aussi-bien que moi ; & que rien ne leur faisoit plus de tort , que le besoin extrême où ils étoient d'esclaves : que comme c'étoit un commerce qu'on ne pouvoit pas continuer , à cause qu'il n'étoit pas praticable de vendre publiquement les Nègres quand ils étoient arrivés , leur dessein n'étoit que de faire un seul voyage, de débarquer les Nègres secrètement , & de les distribuer ensuite dans leurs propres plantations ; qu'en un mot il s'agissoit de sçavoir si je voulois aller à bord du Vaisseau en qualité de Super - Cargo ou Commis , pour prendre soin de ce qui concernoit le négoce sur la côte de Guinée : que dans le partage des Nègres j'aurois une portion égale à celle des autres , & que je serois dispensé de contribuer ma quote-part du fonds qu'on leveroit pour cette entreprise.

Il faut avouer que ces propositions étoient fort avantageuses pour tout homme manquant d'établissement , & qui n'auroit pas

eu à cultiver une plantation qui lui appartint en propre , qui eût de très-belles apparences , & fût assurée d'un bon fonds. Mais quant à moi , qui m'étois déjà poussé , me voyois si joliment établi , n'avois plus rien à faire qu'à continuer pendant trois ou quatre ans sur le même pied que j'avois commencé , & qu'à faire venir d'Angleterre mes cent autres livres sterling ; qui dans ce tems-là , & avec ce petit renfort , n'aurois presque pas pû manquer de devenir riche de trois ou quatre mille livres sterling , sans compter combien une telle somme auroit multiplié dans la suite ; que je pensasse, dis-je , à un tel voyage , c'étoit la plus grande folie qu'un homme pût commettre dans de pareilles conjonctures.

Mais comme j'étois né pour être l'Architecte de mon propre malheur , il me fut aussi impossible de résister à leur offre , qu'il me l'avoit été autrefois de réprimer les desirs extravagants , qui firent avorter tous les bons conseils de mon pere. En un mot , je leur dis que je partirois de tout mon cœur, s'ils vouloient bien se charger du ménage-ment de ma plantation pendant mon absence , & en disposer selon que je l'ordonnerois , si je venois à périr. C'est ce que tous me promirent & à quoi ils s'obligerent par contrat. Je fis donc un testament en forme ;

par lequel je dispoſois de ma plantation & de mes effets , en cas de mort , conſtituant mon héritier univerſel , le Capitaine du Vaiſſeau qui m'avoit ſauvé la vie , comme j'ai déjà dit ci-deſſus ; mais l'obligeant à diſpoſer de mes effets ſuivant cette clauſe , qui eſt , qu'il garderoit pour lui la moitié de mes acquiſitions , & feroit embarquer l'autre moitié pour l'Angleterre.

Enfin je pris toutes les précautions imaginables , pour mettre mes biens en ſûreté , & pour pourvoir à l'entretien de ma plantation ; que ſi j'eufſe employé ſeulement une partie de cette prudence à étudier mes véritables intérêts , & à peſer ce que je devois faire , & ce que je ne devois pas faire , il eſt certain que je ne me ferois pas éloigné un moment d'un établifſement auffi avantageux que l'étoit le mien. Je n'aurois pas cédé tout ce que je devois raifonnablement eſpérer d'un état florifſant , & je n'aurois pas entrepris un voyage ſur mer , pour y courir les riſques ordinaires , ſans compter en particulier les infortunes dont j'avois lieu de croire que j'étois perſonnellement menacé.

Mais on me preſſoit , & j'aimois mieux ſuivre les fauſſes lueurs de ma fantaiſie , que les lumieres de ma raiſon. Le Vaiſſeau étant donc équipé , la cargaiſon embarquée , &

toutes choſes faites comme nous en étions convenus mes associés & moi , j'allai à bord , pour mon malheur , le premier Septembre mil ſix cent cinquante-neuf ; qui étoit le même jour auquel je m'étois embarqué à Hull , huit ans auparavant , pour devenir rebelle aux ordres de mes parens , & traiter à ma propre cauſe.

Notre Vaiſſeau étoit d'environ cent vingt tonneaux , il portoit ſix canons & quatorze hommes , en y comprenant le Maître , ſon garçon & moi. Nous ne l'avions chargé d'autres Marchandiſes que de Quincailleries propres pour notre Commerce , telles que ſont des pieces de glaces , des coquilles , & ſur-tout de petits miroirs , des couteaux , des ciſeaux , des haches , & quelques matelas.

Le même jour que j'allai à bord , nous mîmes à la voile , faiſant cours au Nord le long de la côte , dans le deſſein de tourner vers celle d'Afrique , quand on ſeroit parvenu au dix ou douzieme degré de latitude ſeptentrionale : ce qui étoit , comme il paroît , la route ordinaire qu'on tenoit en ce tems-là. Nous eûmes un fort bon tems tout le long de la côte , à la réſerve qu'il faiſoit exceſſivement chaud. Quand nous fûmes avancés à la hauteur du Cap Saint - Auguſtin , nous nous éloignâ-

mes en mer, & perdant bientôt la terre de vue, nous mîmes le Cap de même que si nous eussions voulu aller à l'Isle de Fernand de Noronha; mais nous la laissâmes & les autres adjacentes à l'Est, continuant notre route vers le Nord-Est quart au Nord, tellement que nous passâmes la ligne, après une Navigation d'environ douze jours: & suivant notre dernière estime, nous étions sous le septieme degré & douze minutes de latitude Septentrionale lorsqu'il s'éleva un violent ouragan qui nous désorienta entièrement: il commença au Sud-Est, devint à-peu-près Nord-Ouest, puis se fixa au Nord-Est, d'où il se déchaîna d'une manière si terrible, que nous ne fîmes autre chose pendant douze jours de suite que dériver, forcés d'obéir aux ordres du Destin & à la fureur des vents. Je n'ai pas besoin de dire que durant tout ce tems-là je m'attendois chaque jour à être enseveli dans les flots: & il n'y avoit qui que ce soit sur le Vaisseau qui osât se flatter d'en échapper.

Cet orage, outre la frayeur qui en est toujours inséparable, nous coûta encore trois personnes; l'un mourut de la fièvre ardente, & les deux autres, dont l'un étoit le petit garçon, tombèrent dans la mer. Le vent s'étant un peu abattu sur la fin du douzieme jour, le Maître fit une

estime le mieux qu'il put, & trouva qu'il étoit aux environs de l'onzieme degré de latitude Septentrionale; mais qu'il y avoit une différence de vingt-deux degrés de latitude à l'Ouest du Cap Saint-Augustin; de sorte qu'il avoit jetté vers la côte de la Guiane, ou partie Septentrionale du Brésil, au de-là de la riviere des Amazones, tirant vers celle d'Orenoque, appelée communément la *Grande Riviere*. Il commença donc à me consulter, pour sçavoir quelle route nous prendrions. Le Vaisseau avoit été fort tourmenté, & faisoit beaucoup d'eau; ainsi il opinoit à la partie Orientale, d'où nous étions partis.

J'étois d'un avis tout contraire, & après avoir examiné ensemble une Carte marine de l'Amérique, nous conclûmes qu'il n'y avoit aucune terre habitée où nous puissions avoir recours, & qui fût plus proche de nous que dans l'enceinte des Caribes: c'est pourquoi nous résolûmes de faire voile vers la Barbade, où nous espérions qu'en prenant le large, pour éviter le Golfe du Mexique, nous pourrions aisément arriver dans quinze jours de tems; au lieu qu'il n'étoit presque pas possible de faire mon voyage à la côte d'Afrique sans quelque assistance, tant pour le Vaisseau que pour nous-mêmes.

Dans ce dessein nous changeâmes notre course , & nous prîmes le Cap Nord-quart à l'Ouest , afin de pouvoir atteindre quelque une des Isles habitées par les Anglois , où j'avois espérance de recevoir du secours. Mais notre voyage étoit déterminé autrement ; car étant dans la latitude du douzième degré & dix - huit minutes , nous fûmes accueillis d'une seconde tempête , qui nous emporta avec la même impétuosité que la première vers l'Ouest , & nous écarta si loin de tous les lieux où regne le Commerce de la société humaine , que si nous venions à sauver nos vies de la rage des eaux , il y avoit beaucoup plus d'apparence que nous serions dévorés par les Sauvages , plutôt que de pouvoir jamais retourner en notre Pays.

Dans cette extrémité , le vent souffla toujours avec violence , & le jour commençant à paroître , un de nos gens s'écria , *Terre.* A peine fûmes-nous sortis de la cabane pour voir ce que c'étoit , & dans quelle Région du Monde nous nous trouvions , que le Vaisseau donna contre un banc de sable ; son mouvement cessa tout-à-coup , les vagues y entrèrent avec tant de précipitation , que nous nous attendions à périr sur l'heure ; & nous nous ferrions contre les bords du Bâtiment , pour nous mettre à

couvert des coups & de la fureur des flots.

Il n'est pas aisé de représenter , ni même de concevoir la consternation de l'ame en pareil cas à quiconque ne s'y est jamais trouvé. Nous ne scävions ni le climat où nous étions , ni la terre contre laquelle nous avions été poussés ; si c'étoit Isle ou Continent ; si elle étoit habitée ou déserte. Et comme la fureur des vents , quoiqu'un peu diminuée , étoit encore fort grande , nous ne pouvions pas seulement espérer que le Vaisseau demeurât quelques minutes sans se briser en morceaux , à moins qu'un calme ne survînt tout-à-coup par une espèce de miracle. En un mot , nous étions immobiles , nous regardant les uns les autres , attendant la mort à chaque moment , & nous préparant pour l'autre monde , d'autant qu'il n'y avoit que peu ou rien à faire pour nous en celui-ci. La seule chose qui pouvoit encore un peu nous rassurer , c'est que , contre notre espérance , le Vaisseau ne fût pas encore brisé , & que le Maître disoit que le vent commençoit à s'abattre.

Mais bien que le tems parût devenir moins chargé , néanmoins de la manière que le Vaisseau avoit échoué , & vu qu'il s'étoit enfoncé trop avant dans le sable , pour espérer de l'en dégager , notre situation étoit véritablement déplorable , & il ne

nous restoit plus qu'à voir si nous pourrions sauver nos vies. Un peu avant la tempête nous avions un bateau qui suivoit notre arriere ; mais en premier lieu, il s'y étoit fait une fente à force de heurter contre notre gouvernail , & ensuite il s'étoit fracassé , & avoit ou coulé à fond , ou dérivé çà & là par la mer, en sorte que nous n'avions plus d'espérance de ce côté-là. Nous avions bien encore une chaloupe à bord , mais nous ne sçavions pas trop comment la mettre en mer : cependant il n'y avoit plus de tems à perdre : car nous croyions à tout moment que le Vaisseau s'alloit dissoudre ; & quelques-uns disoient qu'il étoit déjà entamé.

En même tems notre Pilote prit la chaloupe ; le reste de nos gens se mit à le seconder , & à la fin on la descendit à côté du Vaisseau : nous nous mîmes tous dedans, étant au nombre de onze personnes , nous recommandâmes nos âmes à la Miséricorde Divine , & puis abandonnâmes le reste au courroux des ondes. Car quoique l'orage se fût relâché considérablement , toutefois la mer s'élevoit à une hauteur épouvantable contre les terres ; & pour parler le langage des Hollandois , qui la comparent à une bête féroce , lorsqu'elle est irritée , on pouvoit bien l'appeller de *Wilde Zee*.

C'est alors que le danger étoit proche & effroyable : car nous voyions tous clairement que la mer étoit si enflée que notre chaloupe ne pourroit pas tenir contre , & que nous serions infailliblement submergés ; d'ailleurs nous n'avions point de voile , & quand même nous en aurions eu , nous n'aurions pas pû nous en servir. Nous nous mîmes à ramer à toutes forces pour aller à terre , mais avec un visage consterné comme des gens qui alloient au supplice. En effet aucun de nous ne pouvoit ignorer que la chaloupe viendrait près de la côte, y essuieroit des coups si rudes , qu'elle seroit bientôt partagée en mille pieces. Quoi qu'il en soit, nous priâmes Dieu de tout notre cœur pour le salut de nos âmes ; mais en même tems le vent nous poussant vers la terre , nous travaillions à tour de bras pour le seconder , & pour hâter notre perte.

Nous ne sçavions nullement de quelle sorte étoit le rivage , si c'étoit du roc ou du sable , s'il étoit élevé ou bas. La seule chose qui auroit pû raisonnablement nous donner quelque petite ombre d'espérance, s'auroit été de tomber dans quelque Baye, dans quelque Golfe , ou dans l'embouchure d'une riviere ; d'y entrer par un grand coup du hasard , & de nous mettre à l'abri du vent , ou peut-être encore de trouver

une eau calme. Mais il n'y avoit aucune apparence à rien de semblable : bien loin de là, la terre, à mesure que nous approchions, nous paroissoit encore plus redoutable que la mer.

Après avoir ramé ou plutôt dérivé l'espace d'une lieue & demie, suivant le compte que nous faisions, une vague sérieuse, semblable à une montagne, s'en vint roulant à notre arrière : c'étoit nous avertir d'attendre le coup de grace. En effet elle se rua sur nous avec tant de furie, qu'elle renversa tout d'un coup la chaloupe; & nous séparant les uns des autres aussi bien que du bateau, à peine nous donna-t-elle le tems d'invoquer le nom de Dieu par une seule exclamation; car dans le moment nous fûmes tous engloutis.

Il n'y a pas d'expression qui puisse retracer ici quelle étoit la confusion de mes pensées, lorsque j'allai au fond de l'eau : car quoique je nâgeasse fort bien, je ne pus point cependant me dégager assez pour respirer, jusqu'à ce que la vague m'ayant poussé ou plutôt emporté bien avant vers le rivage, elle se brisa & me laissa presque à sec, & à demi mort, à cause de l'eau que j'avois avalée. Voyant la terre plus proche de moi que je ne l'aurois cru, j'eus assez de présence d'esprit & l'haleine assez bonne pour

me lever sur mes jambes, & m'en servir le mieux que je pus, pour tâcher d'avancer du côté de la terre, avant qu'une autre vague revînt, & me refaisit. Mais je reconnus bientôt qu'il étoit impossible d'en venir à bout; car regardant derrière moi, je vis la mer à mes trousses, mais haute & furieuse, comme une ennemie redoutable, avec laquelle je ne pouvois aucunement mesurer mes forces. Tout ce que j'avois à faire, c'étoit de retenir mon haleine, & m'élever si je pouvois au-dessus de l'eau; de cette manière je pouvois nâger, conserver la liberté de la respiration, & voguer vers le rivage. Ce que je craignois le plus, c'étoit que ce flot, après m'avoir poussé vers la terre en venant, ne me rejetât ensuite dans la mer en s'en retournant.

Celui qui vint fondre sur moi la seconde fois, me couvrit d'abord d'une masse d'eau, de ving ou trente pieds de hauteur; je sentoie que j'étois entraîné bien loin du côté de la terre avec une force & une rapidité extrême; en même tems je retenois mon haleine, & je m'aiderois encore en nâgeant de toutes mes forces. Mais j'étois prêt d'étouffer à force de me contraindre, quand je me sentis monter en haut, & tout-à-coup je me trouvai la tête & les mains

hors de l'eau ; ce qui me soulagea sur le champ , & quoique cet intervalle ne durât pas deux secondes , il ne laissa pas de me faire un grand bien , me donna le tems de respirer , & redoubla mon courage , je fus derechef couvert d'eau , mais non pas si long-tems que je ne pusse tenir bon , & m'appercevant que la mer s'étoit brisée , & qu'elle commençoit à retourner , je m'élançai en avant tant que je pus pour ne me laisser point entraîner , & je sentis que je prenois pied. Je demeurai sans rien faire pendant quelques momens , tant pour reprendre ma respiration , que pour attendre que les eaux se fussent retirées , & puis je courus vers le rivage avec toute la vitesse dont j'étois capable. Cet effort n'étoit pas suffisant pour me délivrer de la fureur des ondes , qui venoient fondre sur moi de nouveau ; elles m'enleverent deux autres fois , & me porterent en avant , comme elles avoient déjà fait , le rivage étant tout uni.

Peu s'en fallut que le dernier de ces deux assauts dont je viens de donner la description , ne me fût fatal : car la mer m'ayant entraîné comme auparavant , me mit à terre , ou pour mieux dire , me jetta contre un rocher , & cela si rudement , que j'en perdis le sentiment , & le pouvoir d'agir pour ma délivrance ; car le coup

ayant porté sur mon flanc & sur ma poitrine , m'ôta entièrement la respiration pour un tems ; & si la mer fût revenue à la charge sans intermission , j'aurois été indubitablement suffoqué. Mais je revins à moi un peu avant son retour , & voyant que j'en allois être enseveli , je résolus de m'attacher à un morceau de roc , & dans cette posture de retenir mon haleine jusqu'à ce que les eaux fussent retirées ; déjà les vagues n'étoient plus si hautes qu'au commencement , parce que la terre étoit proche , & je ne quittai point prise qu'elles n'eussent passé & repassé par-dessus moi. Après quoi je pris un autre essor , qui m'approcha si fort de terre , que la vague qui vint ensuite , me couvrit véritablement ; mais elle ne m'enleva pas ; en sorte que je n'eus plus qu'à exercer une seule fois mes jambes pour mettre fin à ma carrière , & prendre terre ; où étant arrivé , je montai sur le haut du rivage , & je m'assis sur l'herbe , à l'abri de l'insulte & de la fureur des eaux.

Me voyant ainsi en toute sûreté , je commençai par lever les yeux au Ciel , & rendre grâces à Dieu de ce que j'avois sauvé ma vie dans un cas où il n'y avoit que quelques momens qu'elle étoit désespérée. Je crois que c'est une chose tout-à-fait impossible , que de peindre au vif les trans-

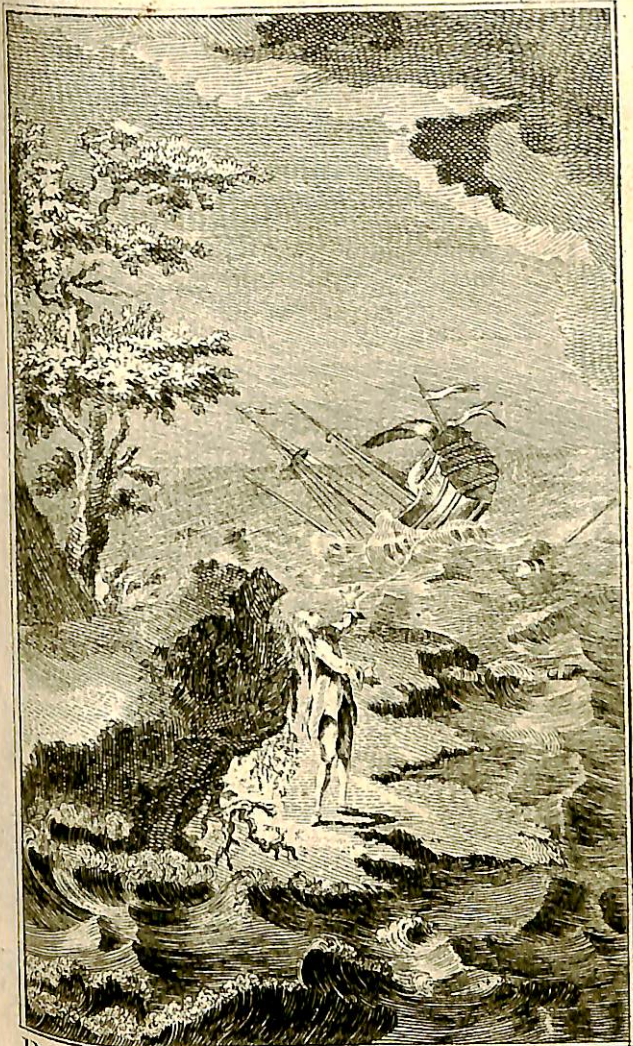
ports & l'extase où se trouve l'ame qui se voit sauvée de la sorte , & arrachée , pour ainsi dire , des entrailles du sépulchre. Je ne m'étonne donc plus d'une coutume qu'on a , qui est que lorsque un malfaiteur a la corde au cou , qu'il est lié , qu'il est sur le point de perdre la vie , & que sur ces entrefaites on lui apporte sa grace ; je ne m'étonne pas , dis-je , qu'on lui amene un chirurgien pour lui tirer du sang , en même tems qu'on lui annonce cette nouvelle ; de peur que la surprise qu'elle lui causeroit , ne bannît de son cœur les esprits animaux , & qu'elle ne lui fût funeste : car

La surprise qui naît de joie ou de douleur ,

Suspend les fonctions de l'esprit & du cœur.

Je me promenois au bord de la mer , levant les mains vers le Ciel , l'esprit absorbé dans la contemplation de ma délivrance , faisant mille gestes & mille figures que je ne sçaurois rapporter , réfléchissant sur mes camarades , qui tous avoient été noyés , & que j'étois le seul qui me fusse sauvé ; car depuis notre naufrage je ne pus jamais voir aucun d'eux , non pas même la moindre trace , excepté trois de leurs chapeaux , un bonnet , deux fouliers dépareillés.

Je tournai les yeux du côté du Vaisseau qui avoit échoué ; mais la mer étoit si écu-



Robinson remercie le Ciel de l'avoir sauvé du grand péril qu'il vient de courir.